X D 2

BRUXELLES, IMPRIMERIE DE H. REMY,
RUE DES PAROISSIENS, N° 232.

ANDRÉ
LE SAVOYARD,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

« L'accent du pays où l'on est né demeure
» dans l'esprit et dans le cœur comme dans
» le langage. »
Maximes de LA ROCHEFOUCAULD.

TOME CINQUIÈME.

Bruxelles,

A LA LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE PERICHON
RUE DES ALEXIENS, S. 8, N° 714,
ET CHEZ H. REMY, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1830.

ANDRÉ

LE SAVOYARD.

CHAPITRE PREMIER.

Pierre et Rossignol.

« C'est bien singulier ! » se disait Pierre en se promenant et en bâillant dans le bel appartement qu'il occupait alors seul, et où il s'ennuyait beaucoup. « Je suis main-
» tenant le maître dans ce beau logement...
» Je ne manque de rien... J'ai plus d'ar-
» gent qu'il ne m'en faut... et je bâille
» pendant les trois quarts de la journée...
» Quand je faisais des commissions je ne
» m'ennuyais jamais, il est vrai que je n'en
» avais pas le temps. Je chantais depuis le

» matin jusqu'au soir, et lorsqu'en ren-
» trant j'avais gagné quarante sous, j'étais
» plus content qu'avec ces pièces d'or que
» j'ai dans la poche. C'est bien singulier !..
» Tout mon désir alors était de parvenir à
» avoir une pièce jaune comme celles-ci ;
» apparemment que je ne sais pas m'en
» servir. Je croyais qu'une fois riche on
» s'amusait toujours, et je ne m'amuse pas
» du tout ; il est vrai que je sais à peine si-
» gner mon nom, et que je ne trouve au-
» cun plaisir à épeler dans un tas de livres,
» pour apprendre des histoires qui ne me
» regardent pas. Je ne comprends rien à
» la musique ; je ne sais pas, comme André,
» manier des crayons et des pinceaux... Au
» spectacle je m'endors quoique ce soit su-
» perbe... Il n'y a qu'à table où je m'amuse
» assez... Mais on ne peut pas être à table
» depuis le matin jusqu'au soir ; je voudrais
» cependant bien apprendre à m'amuser. »

Un matin que Pierre faisait encore ces réflexions, on sonne à la porte de manière à casser la sonnette. Pierre tressaille et court

ouvrir en se disant : « C'est sonner en maî-
» tre !.. Si ce pouvait être André ! »

Il ouvre, mais au lieu de son frère il voit son ancienne pratique, qui, suivant son habitude, a le chapeau posé sur l'oreille; mais ce n'est plus un vieux feutre troué et déformé; depuis le dîner, où Pierre a perdu son chapeau neuf, son intime ami en a probablement trouvé un qu'il a pris pour le sien, quoiqu'il n'y eût aucune ressemblance. Malheureusement n'ayant pu se tromper pour d'autres parties de ses vêtemens, M. Rossignol, car c'est en effet lui-même qui a pris avec Pierre le nom de Loiseau, a encore l'habit crasseux et le pantalon collant qu'il portait le jour où il se présenta chez M. de Francornard; mais pour cacher cette partie de son costume, il a emprunté un vieux carick à un cocher de ses amis, et quoi qu'on soit au mois de juin, il s'enveloppe avec soin dedans; enfin, pour se donner un air plus imposant, il a laissé pousser ses moustaches, qu'il mouille à chaque minute, en passant auparavant ses doigts sur ses lèvres.

Rossignol ignorait que Pierre fût mon frère, il ne l'avait appris que le jour du dîner. Tout en buvant, Pierre avait compté ses aventures. Mon nom, celui de M. Dermilly, avaient bientôt mis Rossignol au fait; se doutant qu'il serait fort mal reçu, il n'avait point osé se présenter chez Pierre, garçon dont il regrettait de ne pouvoir tirer parti. Mais un jour, en rôdant autour de la demeure de son intime ami, il apprend que M. Dermilly est mort, que Pierre habite seul un bel appartement, et que son frère André est parti, sans que l'on sache de quel côté il a porté ses pas.

Aussitôt Rossignol va s'élancer dans la porte cochère et grimper chez Pierre, mais il jette un coup d'œil sur son costume : son habit n'a plus que deux boutons, son pantalon est fendu au genou, et déchiré au mollet. Pierre peut avoir des domestiques, et sa toilette ne les préviendra pas en sa faveur. Mais Rossignol n'est jamais embarrassé : il court à une place de fiacres, reconnaît un cocher avec lequel il s'est battu

trois fois, et raccommodé quatre; il lui frappe sur l'épaule en s'écriant : « Fran-
» çois, prête-moi ton carick pour deux
» heures... — Mon carick... es-tu fou?.. —
» J'en ai un besoin urgent. Deux heures
» seulement et je te le rapporte... — Est-ce
» que je peux? je n'ai qu'un petit gilet des-
» sous... — N'est-ce pas suffisant par la cha-
» leur qu'il fait?.. — Je ne peux pas conduire
» le monde en bras nus... — Au contraire, tu
» auras l'air de Phaëton... et tu couperas
» mieux les ruisseaux... — Laisse-moi tran-
» quille. — D'ailleurs, tu es en queue, tu ne
» changeras pas de deux heures; avant ce
» temps je t'aurai rapporté ton meuble...
» François, tu ne voudrais pas désespérer
» un ami, qui t'a souvent payé bouteille; il
» y va de ma fortune... de la tienne peut-
» être, car une fois en argent, je ne prends
» pas d'autre voiture que ton sapin, et je
» te paie trois francs la course... — Bath!
» tu veux rire... — Non, foi de premier
» torse... Tiens voilà quinze sous, va m'at-
» tendre *à la Carpe travailleuse*, et je fais

» ouvrir des huîtres... — Des huîtres avec
» quinze sous... —Je te réponds de tout...
» quatre douzaines... Allons, François, tu
» es attendri... lâche une manche... —
» Mais ma voiture... — Vois donc le temps
» qu'il fait, imbécille... Pas de fête, jour
» ouvrable... Tu feras chou-blanc jusqu'à
» ce soir... — Mais... — Prends du petit
» vin blanc... tu sais... et pour deux sous
» de jéromé... Allons, lâche l'autre man-
» che. — Ha çà! tu me promets d'être re-
» venu avant deux heures? — Je te le jure
» par Hercule et Antinoüs. — Je ne con-
» nais pas ces gens-là. Mais si tu me man-
» ques, songe que je ne rirai pas. — Sois
» donc en repos... Va boire en m'attendant,
» et n'épargne pas le vin. »

En disant ces mots, Rossignol endosse le carick et se sauve avec en fredonnant : « *Ah ! je le tiens, ah ! je le tiens.* »

Pierre regarde quelques minutes Rossignol sans le reconnaître, parce que ses moustaches sont retroussées de manière à se perdre dans ses oreilles. Mais déjà Rossi-

gnol a sauté au cou de Pierre, qu'il serre dans ses bras comme un ours qu'il voudrait étouffer.

« Aye... lâche-moi donc, » s'écrie Pierre, qui, à ces manières aimables, a reconnu son ami. « —Non, laisse-moi t'embrasser encore... » Ce cher Pierre, je suis si content de le re- » voir... — Comment c'est toi, Loiseau... » Quand je dis Loiseau, mon frère prétend » que tu t'appelles Rossignol...—Il a raison. » —Pourquoi donc te faisais-tu appeler Loi- » seau ?—Mon ami, est-ce qu'un rossignol » n'est pas un oiseau ?—Si fait.—Eh ! bien, » tu vois alors que c'était la même chose, et » que je n'avais pas changé de nom. —Au » fait, c'est vrai... Je n'avais pas réfléchi à » cela. — Au reste, qu'importe le nom ! » Rossignol ou Loiseau, je n'en suis pas » moins ton sincère, ton meilleur ami... » Ainsi que celui de ton frère... quoique » j'aie eu jadis quelques torts envers lui... » Mais c'étaient des étourderies de jeunesse : » *S'il est un temps pour la folie, il en est un* » *pour la raison.* Je viens lui demander son

» amitié dont je me sens digne, et me jeter
» dans ses bras... Où est-il, ce cher André!..
» présente-moi à lui... Je veux absolument
» le voir, ainsi que M. Dermilly, mon an-
» cien maître de dessin, homme qui m'a
» toujours honoré de son estime et de ses
» conseils. Il me tarde de l'embrasser, ce
» digne homme, que je révère comme mon
» père... Mon ami, conduis-moi vers lui,
» tu vas voir comme il me recevra...—Ah!
» bien!.. Si c'est pour M. Dermilly et mon
» frère que tu es venu ici, tu as tout-à-fait
» perdu ton temps!.. — Comment... que
» veux-tu dire... parle... explique-toi... —
» M. Dermilly est mort... il y a déjà long-
» temps... — Il est mort... mon maître!...
» mon père... mon ami! ah! quel coup...
» attends que je m'asseye... — Est-ce que
» tu te trouves mal... — Je crois que oui...
» fais-moi prendre quelque chose... —
» Veux-tu un verre d'eau... — J'aimerais
» mieux de l'eau-de-vie, si tu en as. — Je
» crois bien... et de la bonne... Oh! M. Der-
» milly était monté en liqueurs, nous en

» avons de quinze sortes au moins, dans
» une grande armoire... et la cave... Ah !
» il y a du vin fameux !.. — Quel homme
» respectable c'était... — Tiens, goûte-
» moi çà... — C'est du chenu... Com-
» ment ! il est mort... Comment ! la mort
» a osé frapper un talent du premier or-
» dre !.. Ah ! quels progrès j'aurais faits sous
» lui... si j'avais été moins volatil... Il me
» regardait comme son fils.—Ce n'est pour-
» tant pas comme cela qu'il parlait de toi...
» — Je te dis que j'ai eu des torts... je les
» avoue, c'est fini... qu'est-ce que tu veux
» de plus?.. Encore un coup...—Te sens-tu
» mieux? — Oui, çà commence à revenir,
» mais André, où est-il, appelle-le donc
» que je lui saute au cou... — Hélas! j'au-
» rais beau l'appeler... — Ah ! mon Dieu !
» tu me fais frémir... serait-il mort aussi ?..
» Encore un petit verre... Tiens, donne-moi
» la bouteille, je me verserai moi-même,
» j'aime mieux çà. Eh ! bien, mon pauvre
» Pierre, ton frère... — Il a disparu... il
» est parti, il y a six semaines déjà, et nous

» ne savons pas ce qu'il est devenu... il n'a
» donné aucune nouvelle... — Ah ! mon
» Dieu... ce cher André... Moi, qui venais
» lui demander à dîner, sans façon ! c'est
» égal, je dînerai avec toi. Mais quel vertigo
» lui a donc passé par la tête ?.. — Oh ! ce
» n'est pas un vertigo, c'est une passion...
» un amour concentré ; mais je ne peux pas
» t'en dire plus, parce que c'était un
» mystère. — Oh ! c'est juste, je ne te de-
» mande rien ! d'ailleurs tu me conteras
» tout en dînant. — Ce qu'il y a de plus
» inquiétant, c'est qu'il m'a laissé, par un
» papier, maître de disposer de tout ce qui
» lui appartenait, et mamzelle Manette dit
» que çà prouve qu'il ne veut plus revenir.
» —Mademoiselle Manette raisonne comme
» un procureur. Et il n'y a point de doute
» que tout ce qui était à ton frère est à toi.
» — Eh bien ! mon ami, croirais-tu que
» maintenant que je suis riche, je m'en-
» nuie comme une bête. — Cela ne m'é-
» tonne pas du tout. — D'abord le chagrin,
» l'inquiétude que me donne André... —

» Oh ! c'est juste... et puis l'ennui de vivre
» seul, de n'avoir personne auprès de toi
» avec qui tu puisses rire, causer, épan-
» cher ton ame... Pierre, tu sais si je suis
» ton ami !.. Je veux remplacer André, je
» veux être un frère pour toi... et dès ce
» moment je m'établis ici, et je ne te quitte
» plus... — Bath !.. ce cher Loiseau... Ah !
» c'est-à-dire Rossignol... — Je t'ai déjà dit
» de m'appeler comme tu voudrais. — Je
» pensais à toi souvent, et je me disais, si
» j'étais avec lui, je suis sûr que je ne
» m'ennuierais pas !.. — Nous ennuyer !..
» Oh ! je te réponds que nous n'en aurons
» pas le temps... Nous rirons, nous boirons,
» nous chanterons depuis le matin jusqu'au
» soir ; *chante ! chante !.. troubadour, chante !..*
» Je t'apprendrai à te servir de ta fortune.
» — Ma foi, je le veux bien... Quoique çà,
» quand je pense à ce pauvre André... —
» Oh, nous y penserons toujours ! le plaisir
» n'exclut point la sensibilité ; nous le pleu-
» rerons tous les matins avant de nous le-
» ver ; mais après cela, en avant les diver-

» tissemens. Mais tu me fais l'effet d'être
» logé comme le grand Turc... des canapés
» et des bergères partout!.. — Oh! tu ne
» vois rien encore... Viens, je vais te mon-
» trer tout mon appartement. »

Rossignol suit Pierre, qui se sent déjà plus gai depuis qu'il a revu celui qu'il croit son sincère ami. Le jeune Savoyard est encore neuf en tout : il prend les hommes pour ce qu'ils se donnent; les choses pour ce qu'elles paraissent. D'après cela, il croit tout ce que dit Rossignol, et se persuade que s'il a eu quelques torts, la manière franche dont il vient de se présenter, lui aurait fait trouver grâce devant son frère et M. Dermilly.

Le beau modèle pousse des cris d'admiration en entrant dans chaque pièce, qu'en effet il ne connaissait pas, n'ayant jamais vu que l'atelier et la cuisine. Il s'arrête devant plusieurs tableaux, en s'écriant : « Vois-tu ce Romain-là? c'est moi... et ce
» beau Grec, c'est encore moi. — Mais çà
» ne te ressemble pas du tout. — Je ne te

» dis pas que c'est ma figure, mais c'est mon
» corps, et je me flatte qu'il est frappant.
» De ce côté, c'est la cuisine.—Oh! pour la
» cuisine, je la connais, je passais toujours
» par là quand je venais travailler avec ce
» bon et respectable Dermilly. A propos, et
» la vieille Thérèse! — Qu'est-ce que c'est
» que Thérèse?—La cuisinière du patron.
» — Ah! j'ai entendu dire qu'elle était
» morte. — Elle a bien fait, elle ne savait
» pas confectionner un bouillon. — Depuis
» qu'André est parti, je n'ai point de do-
» mestique... d'abord il me semble que je
» n'oserais pas prier quelqu'un de me ser-
» vir. — Écoute, Pierre, les valets sont pres-
» que tous des canailles qui nous volent. Il
» vaut mieux se servir soi-même. Oh! je te
» donnerai des leçons d'économie, moi;
» d'abord pour dîner on va chez le trai-
» teur, c'est plus gai. Jamais de cuisine
» chez soi, fi donc, çà sent mauvais. Si
» l'on veut y dîner, on fait venir du pre-
» mier cabaret et c'est plus sain. Pour les
» chambres, les lits, on a un petit décrot-

» teur qui vient vous secouer çà tous les
» jours, en faisant vos bottes ; en un tour
» de main tout est fini ; au lieu qu'une
» femme de ménage passe sa matinée à faire
» un lit ; et d'ailleurs çà se mêle de tout, çà
» dit tout ce qu'on fait, nous n'en aurons
» point... seconde économie. — Ce diable
» de Rossignol, comme il est devenu éco-
» nome.—Oh ! tu en verras bien d'autres.
» Ha çà, voilà sans doute la chambre à
» coucher de ton frère ?—Hélas ! oui... elle
» est inutile maintenant.—Je m'en empare
» afin de l'utiliser, et je t'en paierai le loyer
» en temps et lieu, troisième économie.
» — Mais, dis donc, si tu vas toujours
» comme cela, au lieu de m'apprendre à
» dépenser mon argent, tu vas encore m'en-
» richir. — Oh ! que çà ne t'inquiète pas !..
» quant à l'argent, çà sera mon affaire...
» Tu conviendras qu'un logement comme
» celui-ci, pour toi seul, cela n'avait pas le
» sens commun. — Je n'y restais que parce
» que j'attendais toujours mon frère. —
» Nous l'attendrons ensemble, ce sera plus

» gai. Mais tu m'as parlé d'une certaine
» armoire garnie de liqueurs, si nous allions
» lui dire deux mots. »

Pierre s'empresse de conduire son ami dans la pièce où sont les liqueurs. Il dresse une table sur laquelle il met les débris d'un pâté, restant de son déjeûner. « Est-ce que
» tu n'as que cela ? dit Rossignol. — N'est-ce
» pas assez ? — Eh non, nigaud, quand
» on reçoit un ancien ami, on lui donne
» autre chose à manger qu'un restant de
» pâté. — Mais comment avoir autre chose,
» il n'y a que çà ici. — Ah ! que tu es en-
» core innocent... et les traiteurs ? est-ce
» qu'ils sont établis pour les mouches à
» miel ? Allons, vîte, appelle ton portier,
» qu'il coure chez le premier gargottier ;
» qu'il fasse apporter des côtelettes, des
» andouilles, des petits pieds... une bonne
» omelette, et pendant ce temps nous faisons
» une descente à la cave avec laquelle je
» ne serais pas fâché de faire connaissance. »

La vivacité de Rossignol, la facilité avec laquelle il fait tous ces arrangemens, fait

sortir Pierre de son indolence habituelle; déjà l'intime ami est sur le carré, d'où il crie à tue-tête : « Holà ! portier, ici, mon » petit; quittez un peu votre pie et montez » *subito.*

» — Ce n'est pas un portier, c'est une » portière, dit Pierre à son ami, et dame ! » elle se donne des airs de propriétaire. — » Parce que tu es un novice et que tu ne » sais pas, en temps et lieu, lui boucher » l'œil avec une pièce de quinze sous... Il » faut savoir être généreux dans l'occasion, » çà fait que tout le monde s'empresse de » vous servir et qu'on peut se passer de » valets : quatrième économie. »

La portière monte : c'est une petite femme de cinquante ans, à l'air grognon et maussade, qui parle avec prétention, et s'est fait un dictionnaire particulier. Depuis quelque temps elle voit Pierre d'un assez mauvais œil, parce qu'elle ne fait plus son ménage.

« Que me voulez-vous? » dit-elle d'un ton aigre, « et pourquoi crier de manière

» à *provoquer* toute la maison ? — Madame
» Roch, » dit Pierre, « je vous demande
» excuse, mais c'est que... j'aurais voulu.
» — Chut ! » dit Rossignol en passant
devant Pierre et en se couvrant de son ca-
rik, comme s'il jouait *Catilina*, « tu ne sais
» pas colorier tes pensées ; laisse moi parler
» pour toi. Ma petite madame Roch, nous
» désirerions, mon ami et moi, un déjeû-
» ner soigné. Nous voulons fêter ce jour
» qui nous rassemble; d'anciens amis qui se
» retrouvent ne sont pas fâchés, en dégus-
» tant un vieux Bourgogne, de savourer la
» côtelette. Chargez-vous de commander
» tout cela dans un bon style...— Monsieur,
» je ne suis point la servante des locataires ;
» d'ailleurs je ne fais plus le ménage chez
» M. Pierre... — C'est qu'il craignait le
» tête-à-tête avec vous, madame Roch...
» quand on est encore aussi fraîche. —
» Monsieur, je vous prie de...— Aussi bien
» conservée.— Oui, monsieur, je me flatte
» de l'être, conservée. — Nous servirions
» de modèle pour une *Médée* ou une *Agrip-*

» *pine.* — Monsieur, je ne sais ce que... —
» Quel âge avons-nous, madame Roch? —
» Quarante-quatre ans, monsieur. — D'hon-
» neur, c'est tout au plus si vous en parais-
» sez douze. Allons, Pierre, de l'argent,
» madame Roch se charge de tout. — Mais,
» monsieur... — Et l'on ne compte jamais
» avec une portière aussi intéressante :
» *Quand on sait aimer et plaire.* Lâche les
» espèces. »

Pierre fouille dans son gousset et met une pièce de cent sous dans la main que Rossignol lui tend par derrière le dos. « Va » toujours, » lui dit Rossignol. Pierre en met une seconde. « — Va encore, » dit à demi-voix le beau modèle, et Pierre en met une troisième, en se disant : « Quinze » francs pour un déjeûner!... çà ne peut » pas être là une cinquième économie. »

Rossignol met deux pièces de cinq francs dans la main de madame Roch et glisse la troisième sous son carick, puis dit à l'oreille de la portière : « Arrangez cela pour le » mieux et gardez la monnaie pour vous. »

En même temps il lui pince le genou, fait semblant de vouloir l'embrasser et la pousse vers l'escalier. Madame Roch, tout étourdie de ces manières, mais très-sensible à l'argent, arrange son fichu que Rossignol vient de chiffonner et descend commander le déjeûner.

« Tu le vois, dit Rossignol, on m'obéit... » Ah! mon ami, avec de l'argent on fait » courir des tortues!... — C'est vrai, mais » quinze francs pour un déjeûner... — » Comment, tu habites un appartement » superbe et tu regardes à de pareilles misè- » res!... Écoute, Pierre, veux tu t'amuser, » ou ne le veux-tu pas? — Oh! certaine- » ment, je le veux. — En ce cas, laisse-toi » donc gouverner. D'ailleurs, ne t'ai-je pas » déjà appris cinq ou six économies?... Je » ne veux pas non plus faire de toi un avare. » — Allons, je te laisse agir... car j'avoue » que je ne m'y entends pas comme toi. — » Sois tranquille, que ton frère soit seule- » lement six mois absens, et à son retour il » trouvera du changement... Maintenant, » allons à la cave. »

Ils descendent à la cave qui contient environ trois cents bouteilles de vin ordinaire, et plusieurs douzaines de vin fin. Rossignol est en extase, il déjeûnerait volontiers à la cave ; mais, comme ce n'est pas l'usage, il se contente de prendre quatre bouteilles de différens vins et charge Pierre d'autant de bouteilles d'ordinaire ; ces messieurs remontent avec cela ; Rossignol en fredonnant dans l'escalier : « *Ah ! qu' t'auras d'* » *plaisir, Marie, ah! qu' t'auras d' plaisir.* »

Les bouteilles sont placées près du couvert. Madame Roch revient avec du dessert et suivie d'un garçon traiteur chargé de trois plats. Rossignol fait dresser tout cela sur la table, et, tout en faisant disposer le déjeûner, va de temps à autre presser la taille de la portière. Enfin, tout est prêt ; madame Roch fait une profonde révérence, en disant que, si l'on a besoin d'elle, on peut *l'interpeller.* Rossignol la reconduit, en folâtrant avec tout ce qui se trouve sous sa main ; Pierre se met à table, et son ami revient en sautant se placer en face de lui.

« Mets-toi donc à ton aise, » dit Pierre à son convive. « Pourquoi gardes-tu ce » grand carick?.. Tu dois étouffer là dedans. » — Ah! mon ami, je vas te dire, c'est » que j'ai eu un gros rhume de cerveau et » je crains les vents coulis... et puis ce carick » m'est bien cher... il me vient d'un oncle » qui était presque toujours sur mer. — Il » ne me semble pourtant pas beau... il est » doublé en cuir. — Justement, mon ami, » c'est ce qu'il faut pour un marin, quand » il est de quart sur le bâtiment, avec çà il » ne craint pas l'humidité et le serein. — » Ah! tu avais un oncle marin? — Et fa- » meux marin, je m'en flatte! Il a découvert » trois nouveaux mondes, et il allait en » découvrir encore une demi-douzaine au » moins, quand il a été avalé par un requin. » —Ah! mon Dieu!.. mangé par un requin. » — C'est comme j'ai l'honneur de te le » dire... Buvons...—Le pauvre homme!..— » Ah! ce sont de ces événemens auxquels » les marins sont habitués, çà ne les affecte » pas tant que nous autres. — Mais com-

» ment ce carick t'est-il revenu? — Ah! je
» vais te dire, quelque temps après on a
» pris le requin, et comme on l'a ouvert
» pour l'empailler et l'envoyer au Cabinet
» d'histoire naturelle, on a trouvé dedans
» ce carick intact, avec une lettre à mon
» adresse dans une des poches. Il paraît
» que les requins ne digèrent pas le cuir;
» quant à mon pauvre oncle, il ne restait
» plus de lui que deux doigts et une oreille
» que j'ai fait encadrer. — Je ne veux ja-
» mais aller sur mer, j'aurais trop peur de
» ces événemens-là. — Tu as raison... vive
» la terre et vive le vin, il est gentil celui-ci...
» Ah! le papa Dermilly était gourmet...
» tous les artistes le sont. — C'est singulier,
» Rossignol, tu as un chapeau fait absolu-
» ment comme celui que j'ai perdu le jour
» où j'ai dîné avec toi... On dirait aussi que
» c'est la même boucle. — Est-ce que tous
» les chapeaux ne se ressemblent pas? —
» Dis-donc, nous étions un peu gris ce jour-
» là! — Gris, fi donc! je ne me grise ja-
» mais!.. Parce qu'on casse quelques assiet-

» tes et qu'on donne quelques coups de
» poing, tu te figures qu'on est gris! nous
» étions gais, aimables, voilà tout. — Mais
» pourquoi portes-tu des moustaches main-
» tenant?... Cela te change toute la figure...
» Est-ce que tu as été militaire depuis que
» je ne t'ai vu? — Oui, mon garçon, j'ai
» servi... j'ai même servi dans deux endroits.
» — Dans les hussards? — Non... j'étais
» dans les volontaires, j'avais un uniforme
» de fantaisie... il ne me reste plus que le
» pantalon. — Est-ce que tu t'es battu? —
» Je crois bien... Depuis que tu m'as vu, je
» me suis battu très-fréquemment. On me
» laissait pour mort sur la place... — Est-ce
» qu'on ne t'a pas avancé? — Si!.. oh!
» pardieu, on m'a avancé très-souvent. On
» a même fini par me pousser tellement,
» que j'étais toujours à une lieue des autres.
» Mais tout cela ne m'a pas séduit, les arts
» me réclamaient... *On en revient toujours*
» *à ses premiers amours!*.. Et je me félicite
» d'avoir quitté le service, puisque je re-
» trouve un ami si fidèle... Buvons. »

Rossignol fait honneur au repas; il y a long-temps qu'il n'en a fait un pareil. Les bouchons sautent, les bouteilles se vident; afin de ne point se déranger, Rossignol jette les assiettes sales sur un joli canapé, et fait rouler les bouteilles vides sur le parquet. Mais déjà Pierre n'a plus la tête à lui, voulant tenir tête à son ami, qui ne cesse point de boire, de trinquer, et de se verser, Pierre commence à s'échauffer, sa langue s'embarrasse, et il chante des bourrées savoyardes pendant que son convive, qui est encore de sang froid, parce qu'il a l'habitude de boire, fait disparaître avec une rapidité inconcevable tout ce que le traiteur avait apporté.

Au milieu des vins fins, des liqueurs, devant une table bien garnie, Rossignol ne songe pas à François, auquel il a promis de rendre le carick avant deux heures. Mais l'exactitude n'est point la vertu du beau modèle, qui ne s'occupe qu'à faire sauter les bouchons et commence, après avoir vidé quatre bouteilles pour sa part, à partager l'ivresse de son hôte.

Échauffé par le vin, Rossignol jette de côté le carick qui le couvrait, en s'écriant : « Au diable la robe de chambre ! je n'en » ai plus besoin... n'est-ce pas, Pierre ? tu » me connais, je suis ton ami... est-ce que » je ne suis pas toujours assez propre pour » déjeûner avec toi ?.. j'étouffais avec ce » vieux couvre-pied. — Comment, c'est le » carick de ton oncle... Le Requin... que » tu jettes comme çà par terre... — Laisse » donc, mon oncle !... est-ce que j'ai des » oncles, moi ?... Buvons. — C'est toi qui me » l'as dit tout-à-l'heure. — Ah ! c'est juste, » je n'y pensais plus. C'est égal, Pierre, » nous allons joliment nous amuser. Dieu ! » quelle vie d'Amphytrions nous allons me- » ner... tu n'es déjà plus le même, tu as » une tout autre figure que ce matin ; tu » t'amuses, n'est-ce pas ? — Je suis si gai, » que je ne sais plus où j'en suis. — Eh » bien ! mon homme, voilà comme nous » serons tous les jours, depuis le matin » jusqu'au soir. C'est fini, je m'attache à » toi, je ne te quitte plus ; tu es riche, je

» suis aimable ; tu es borné, j'ai de l'esprit,
» je t'en donne, et je t'apprends à *descen-*
» *dre gaiement le fleuve de la vie !*

» — Est-ce que c'est là ton habit d'uni-
» forme ? » dit Pierre, qui commence à
balbutier. « — Non, c'est un habit de
» chasse ; il y manque huit boutons ; c'est
» un sanglier qui me les a mangés au mo-
» ment où j'allais le tuer. Goûtons la liqueur:
» voyons ceci ; du rhum... c'est raide ; il
» faut garder çà pour le coup du milieu que
» nous prendrons à la fin... du scubac,
» voyons cela... avale-moi çà, Pierre, et
» fais raison à ton ami... tu dois bénir la
» providence de m'avoir retrouvé, car tu
» vivais seul comme un loup. — Oh ! si,
» j'allais chez le père Bernard et Manette,
» ce sont de bien bons amis... d'André. —
» Bernard, Manette, je crois que tu m'en
» as déjà parlé... n'est-ce pas un porteur
» d'eau ? — Justement. — Ah ! fi donc !...
» comment, Pierre!.. dans la situation où le
» destin t'a placé, tu fréquentes des por-
» teurs d'eau. Ah ! mon homme, çà n'est

» pas bien, il faut savoir garder son rang...
» En avant l'anisette. — Mais, moi, est-ce
» que je n'étais pas commissionnaire? —
» Bon! tu l'étais, mais tu ne l'es plus,
» vois-tu, c'est fini... c'est comme un homme
» qui était fripon, et qui se fait honnête
» homme, on ne se rappelle plus qu'il a été
» fripon; oh! çà se voit tous les jours ces
» choses-là. Je te le répète, il faut garder son
» quant à soi; je ne te dis point de ne plus
» parler au porteur d'eau, tu iras même le
» voir par ci par là, quand nous n'aurons
» rien à faire, mais je n'entends pas que tu
» en fasses ta société habituelle, parce que
» tu prendrais avec eux de mauvaises ma-
» nières, tandis que je veux t'en donner de
» soignées!.. Du cognac, goûtons-le; com-
» ment le trouves-tu? — Il me semble que
» c'est toujours le même goût. — Bath! tu
» ne t'y connais pas; Pierre, je me charge
» de te former une société choisie, je t'a-
» mènerai des lurons dans mon genre, tous
» bons enfans; je te conduirai dans les plus
» jolis bals de la Courtille, des Porcherons,

» de la barrière du Maine, je connais les
» bons endroits. Vive la gaieté! au diable
» tes amis qui te feraient de la morale!
» dès ce soir nous irons walser à la barrière
» de Vaugirard, on y walse toute la se-
» maine; tu me prêteras seulement un
» habit, un gilet, et une culotte, je me
» fournirai le reste. Buvons, et chantons le
» chœur de *Robin des bois;* sais-tu? tra la la
» la, tra la la... je le chante tous les lundis
» avec un tourneur et une boulangère, çà
» fait un effet superbe, c'est pas difficile,
» toujours tra la la, jusqu'à demain. »

A force de boire, de chanter, de trinquer, et de goûter de chaque bouteille, Pierre et Rossignol finissent par n'être plus en état de rien voir. Pierre qui prétend que tout tourne autour de lui, veut absolument walser, et se laisse tomber sous la table, tandis que Rossignol, après avoir jeté à la volée les assiettes et les plats, se roule et s'endort sur le carick de François, entre une carcasse de volaille et une bouteille d'huile de rose.

CHAPITRE II.

Le carick de François.

Pendant que Rossignol ronfle près de son hôte, le cocher auquel il a emprunté le carick s'est rendu au cabaret désigné, et se place devant une table où il se fait ouvrir des huîtres et servir du vin blanc.

François a bon appétit, d'ailleurs c'est Rossignol qui doit tout payer pour la location du carick, il ne faut donc pas rester sur sa faim. Les premières douzaines d'huîtres passent lestement, mais Rossignol ne paraissant pas encore, François en fait ouvrir d'autres pour attendre plus patiemment son ami.

Cependant l'heure convenue sonne et

point de Rossignol ni de carick, François demande du fromage et une autre bouteille, en se disant : « Il faut lui accorder le quart-» d'heure de grâce. »

Mais le quart et un autre sont écoulés. François s'est tellement bourré qu'il peut à peine respirer, et toujours point de Rossignol. Le cocher commence à lâcher des mots très-énergiques. C'est bien pis quand ses camarades viennent lui dire : « Fran-» çois, tu es en tête, reviens donc à ta voi-» ture. »

Mais François ne veut pas conduire bras nus, et n'a pas de quoi payer le déjeûner qu'il a pris. Il tape du pied, se donne des coups de poing, en s'écriant : « Ai-je été » bête de croire ce guerdin-là?... Ah ! mille » rosses, je vas l'arranger quand il va » venir... S'il avait mis mon carick en plan... » que me dira ce soir madame François si » je rentre en veste? elle croira que j'ai bu » mon carick !... »

Et François jure, se désespère. L'heure se passe; pour comble de malheur, le temps

devient noir ; bientôt un orage éclate ; la pluie tombe par torrens. Tous les fiacres ont chargé, il ne reste plus sur la place que celui de François, qui, debout sur le seuil de la porte du cabaret, se donne au diable, en s'écriant : « Conduisez donc en veste » sans manches, par ce temps-là. »

On ne tarde pas à courir au seul fiacre que l'on aperçoit, en appelant de tous côtés : « Cocher ! cocher !.. » Déjà même plusieurs personnes se disputent à qui aura le sapin, et François, qui les entend de loin, rentre dans le cabaret en se disant : « C'est pas la peine de vous disputer, vous » ne l'aurez ni les uns ni les autres. »

Mais un petit monsieur en noir, en jabot, en escarpins, qui se rendait avec sa moitié à un déjeûner dînatoire que donnait son cousin pour célébrer sa nomination à la place d'adjoint du maire d'une commune de trois cents feux, place qu'il avait obtenue après quinze ans de sollicitations ; le petit monsieur, qui ne se consolerait pas de manquer le déjeûner dînatoire, est par-

venu à faire monter sa moitié dans le fiacre de François. Madame s'est assise dans le fond qu'elle remplit presque à elle seule, et les autres personnes, désespérant de la débusquer, ont pris le parti de la retraite et ont laissé le couple affamé maître du fiacre.

Il s'agit de trouver le cocher : la dame s'égosille à l'appeler par les portières, tandis que son mari court de côté et d'autre ; recevant avec douleur la pluie sur son habit noir et son jabot, mais songeant avec plus de douleur encore, qu'on aura commencé à déjeûner sans eux.

Enfin il aperçoit la *Carpe travailleuse*, et court vers le cabaret en disant à sa moitié : « Je gage que le cocher est dans ce caba-
» ret ; dès que ces drôles-là voient tomber
» de l'eau, ils vont boire du vin... Ne vous
» impatientez pas, madame Belhomme, je
» le ramène à l'instant. — Hâtez-vous,
» M. Belhomme, car je crains que mon
» cousin ne prenne de l'humeur, et que
» l'on n'entame la dinde sans nous. »

M. Belhomme arrive au cabaret, et dit à la marchande d'huîtres : « Le cocher de » cette voiture est-il ici? — Oui, là bas, au » fond, » répond l'écaillère, qui commence à trouver singulier que M. François ne parle point de payer ses huîtres.

M. Belhomme va frapper sur l'épaule de François, en lui disant : « Allons, vîte, » mon garçon, dépêchons-nous ; vous de- » vriez être à votre voiture, étant seul sur » la place et par le temps qu'il fait... hâtons- » nous, et je vous donnerai pour boire. — » Oh ! c'est inutile ! je n'ai plus soif ! répond » François sans se déranger. « — Cocher ! » m'entendez-vous?» reprend avec plus de force M. Belhomme, fort en colère de la tranquillité de François. « Oui, je vous en- » tends bien, mais je ne peux pas marcher... » — Tu ne peux pas marcher ? » s'écrie le petit homme, en enfonçant son chapeau sur ses yeux et montant sur ses pointes pour se grandir. « Tu marcheras ! — Çà » m'est absolument impossible, not'bour- » geois, je suis cloué ici!.. d'ailleurs je suis

» loué... — Cela est faux... tu es sur la » place, je te prends... ma femme est dans » ta voiture... mon cousin nous attend... tu » marcheras... — Je ne marcherai pas. »

Le petit monsieur crie, appelle, assemble tous les passans qui répètent avec lui : « Il faut marcher. » Le marchand de vin et l'écaillère disent : « Il faut qu'il paie au- » paravant ; » et François répond en sifflant : « Pas plus l'un que l'autre. »

« Faisons un exemple ! » dit M. Belhomme qui trépigne de colère. « Conduis- » moi chez le commissaire... tu ne peux t'y » refuser. — Eh ! morbleu ! comment vou- » lez-vous que je conduise mon fiacre sans » carick, par le temps qu'il fait... Ah! gueux » de Rossignol. — Mets ou ne mets point » ton carick, cela ne me regarde pas... » mais je veux aller chez le commissaire... » — Oui, oui, » s'écrient toutes les personnes, « il ira, ou nous y conduirons sa » voiture. »

François voit qu'il n'y a pas moyen d'éviter le commissaire... il se décide et va

suivre M. Belhomme, quand le marchand de vin et l'écaillère l'arrêtent en lui disant : « Un instant, avant de sortir on paie son » déjeûner... — Je paierai une autre fois... » je n'ai pas le temps maintenant. — C'est » bientôt fait de payer... nous ne vous con- » naissons pas assez pour vous faire crédit. » — Je reviendrai tout-à-l'heure. — Il faut » payer tout de suite... six douzaines d'huî- » tres, quarante-deux sous.—Vin, pain et » fromage, trente-trois sous.—Voilà quinze » sous à compte... je vous devrai le reste. » — Non pas!.. il faut solder tout. —Vous » serez bien malins si vous me trouvez un » sou de plus... je n'ai pas encore fait une » course. — Ah! ah! monsieur vient faire » un déjeûner fin, et n'a pas de quoi » payer...—Puisque j'attendais un ami qui » régalait.—A d'autres...—Allons, allons, » c'est un mauvais sujet, vîte chez le com- » missaire. — Un instant, il me faut des » arrhes pour mes huîtres... gardons son » chapeau... — C'est çà! gardez son cha- » peau, çà lui apprendra à venir faire des

» déjeûners de maître-maçon avec quinze
» sous dans sa poche. »

Le pauvre François veut en vain défendre son chapeau, on le lui prend et on le pousse vers son fiacre, dans lequel monte M. Belhomme, qui se place près de sa moitié en lui disant : « Je viens de montrer
» une fameuse tête, madame!.. — Tout le
» monde sait que vous en avez, monsieur. »
Quant à François, sans chapeau, sans manches, par un temps affreux, il monte sur son siége, au milieu des huées de la foule, et se venge sur ses malheureuses rosses qu'il fouette à tour de bras, afin d'arriver plus vîte chez le commissaire, et, à chaque coup de fouet sur ses bêtes, il lâche un juron après Rossignol.

Heureusement le commissaire ne demeure pas loin ; malgré cela, François y arrive trempé comme s'il sortait de la rivière, maudissant Rossignol, maudissant le couple qui est dans sa voiture, et se disant : « On
» me fera ce qu'on voudra, mais je ne les
» mènerai point. »

Par suite de cette affaire, François passe huit jours à la préfecture, il gagne un gros rhume, et quand il revient chez lui, il est battu par sa femme.

Quant à monsieur et madame Belhomme, ils sont forcés de se rendre à pied au déjeûner dînatoire de leur cousin. Ils trottent dans la boue, reçoivent la pluie, s'éclaboussent, ont de l'humeur, et, pour la faire passer, se disputent tout le long du chemin.

CHAPITRE III.

Le ménage de mon frère.

Pierre, en s'éveillant le lendemain du déjeûné qui avait duré jusqu'au soir, est un peu surpris de se trouver sous la table, la tête sur une assiette et le bras dans un compotier. Il se frotte les yeux et cherche à rappeler ses idées, car les liqueurs qu'il a bues en quantité lui troublent encore le cerveau.

Il se lève, regarde autour de lui, pose un de ses pieds sur une oreille de Rossignol, qui ronfle encore sur le carick. Le beau modèle s'éveille en jurant et en criant : « Quel est l'insolent qui donne un coup de » poing à un artiste?.. »

La voix de Rossignol rend la mémoire à Pierre. Il se rappelle l'orgie de la veille, et, sans trop savoir pour quelle raison, n'est pas content de lui ; il sent au fond de l'ame que sa conduite n'est pas ce qu'elle devrait être. Mais déjà Rossignol est sur pied, et il s'est bien promis de ne point laisser à Pierre le temps de réfléchir.

« Eh ! bien, mon cher Pierre, lui dit-il, » il paraît que nous avons fait un somme à » l'issue du repas... Il n'y a aucun mal à » cela... C'est même une habitude très-dis- » tinguée ; en Espagne, en Italie, on dort » ordinairement après dîner, et les An- » glais, qui vivent bien, couchent presque » toujours sous la table...— Comment ! c'est » un usage distingué de dormir par terre, » au milieu des assiettes et des bouteilles » vides ?— Oui, mon garçon. — Cependant » mon frère André ne faisait jamais cela.— » Entre nous, ton frère était une poule » mouillée ; je me flatte que tu suivras une » autre route en profitant de mes leçons. » Mais il est grand jour, il faut songer au » déjeûner... et je veux... »

Tout en parlant, Rossignol vient de jeter les yeux sur le carick, et le souvenir de François se présente à son esprit. Il jette un cri, se frappe à la fois le ventre, la tête et les cuisses, lâche quelques-uns de ses jurons favoris, et se jette sur un fauteuil en s'écriant : « je suis un grand animal !.. »

Pierre va demander à son ami la cause de ce mouvement de colère, lorsqu'il lui voit faire une grimace effroyable. Ces messieurs, dans leur ivresse de la veille, avaient jeté les plats au hasard ; il en était resté un sur le fauteuil dans lequel Rossignol s'était jeté, et la modeste fayence venait de craquer sous le pantalon collant de l'artiste, qui se lève en pestant et criant qu'il est blessé.

« Tu es blessé ! dit Pierre alarmé. — Oui, » sans doute, j'ai les *clunes* attaquées. — » Qu'est-ce que c'est que çà, les *clunes ?* » — Est-ce que tu ne vois pas que ce plat » s'est cassé sous moi?.. Mais je me ferai » faire un cataplasme... Le pis de l'aven- » ture, c'est que j'ai abîmé mon pantalon...

» Ah ! mon Dieu ! et par devant... des ta-
» ches partout... C'est toi, hier, en jetant
» les assiettes, qui m'auras attrapé... —
» Comment... moi... — Certainement... et
» mon habit aussi... Un habit et un pan-
» talon que je n'avais mis que deux fois...
» — Laisse donc, il est tout déchiré, le pan-
» talon... — C'est en dormant que je me
» serai accroché à quelque meuble ; mon
» ami, je ne peux pas sortir ainsi : de quoi
» aurais-je l'air, moi qui étais hier si bien
» mis, que toutes les femmes se retour-
» naient pour me lorgner ?... Pierre, tu dois
» avoir une belle garde-robe ?— Une garde-
» robe... Oui, tiens, ce cabinet là bas... Tu
» trouveras tout ce qu'il faut. — J'y vole.»

Rossignol court au cabinet que Pierre lui a désigné. Il revient bientôt, tenant sous son nez un petit lambeau de toile jaune qu'il assure être un mouchoir des Indes.

« Que le diable t'emporte avec ton cabi-
» net !..— Est-ce qu'on n'y est pas bien ? —
» Imbécille, je te demande des habits, des
» pantalons... et tu m'envoies...— Dam', tu

» me parles de garde-robe. — Ah ! mon
» pauvre Pierre, comme tu es faible sur
» l'instruction. — Si tu veux des habits,
» ceux d'André sont dans sa chambre...
» Oh ! tu trouveras de quoi choisir. — Eh !
» parle donc... voilà deux heures que je te
» demande cela. »

Rossignol se rend à la chambre qui lui est indiquée. Il ouvre les commodes, les armoires, et reste en extase devant une garde-robe bien fournie. Aussitôt il procède à sa toilette, et comme Rossignol n'est pas homme à se rien refuser, il se rhabille entièrement, choisissant la plus belle chemise, les bas les plus fins, l'habit le plus neuf. Il court à la glace, jamais il ne s'est vu si beau ; quoiqu'en frac et en pantalon, il fait des poses antiques en s'écriant : « Sa-
» crebleu ! que je suis bel homme !.. quel
» dommage qu'il ait fallu attendre à qua-
» rante-cinq ans pour être aussi propre...
» C'est égal, nous réparerons le temps
» perdu. »

Dans son ivresse, Rossignol ouvre les

fenêtres qui donnent sur la rue et jette à la volée toute son ancienne défroque, en chantant : « *C'est ici le séjour des Grâces !* » *je n'ai plus besoin de mes vieux habits !..* » Allez, pantalon, frac, bas, et cætera. » Vous avez fait votre temps, devenez la » proie du chiffonnier ou du Savoyard... » Un instant, ne disons pas du mal des » Savoyards ! Je les prise trop pour cela. »

Rossignol revient trouver Pierre, qui est encore assis devant les débris du déjeûner de la veille, et se place devant lui dans l'attitude du *Laocoon*, en lui disant : « Comment me trouves-tu ? — Tiens, ce sont » toutes les affaires de mon frère.— Il n'est » pas question de cela. Je te demande comment tu me trouves?—Tu es très-propre... » — Tu ne remarques que cela, toi !.. une » femme verrait autre chose. N'importe, » fais aussi un peu de toilette, car tu as du » fricandeau sur ton collet et de la matelotte dans ta cravate. Pendant ce temps je » vais sortir pour une affaire indispensable. » Je ne serai pas long-temps ; à mon retour

» nous irons déjeûner au Cadran bleu ou
» chez Desnoyers. A propos, c'est toi qui
» as la caisse, n'est-ce pas? — Oui, j'ai de
» l'argent. — Eh bien! donne-moi une cen-
» taine d'écus; j'ai des emplettes à faire pour
» notre ménage, car il te manque beaucoup
» de choses ici...— Quoi donc?— Oh! des
» choses essentielles; d'abord, hier, je n'ai
» pas trouvé de cure-dents après notre repas.
» — Est-ce que tu veux en acheter pour
» cent écus?—Ensuite, une savonette, un
» fer à papillottes, j'aurai tout cela. Il nous
» faut aussi un domestique; des gens comme
» nous ne peuvent pas s'en passer; je vais
» en choisir un. — Tu disais hier que c'é-
» taient des voleurs. — J'aurai l'œil sur le
» nôtre.— Mais cent écus...—Ah! Pierre,
» si tu ne veux pas te laisser gouverner, je
» t'abandonne à toi-même... Encore une
» fois, veux-tu t'amuser depuis le matin
» jusqu'au soir?— Sans doute.— Eh bien!
» en ce cas, ne regarde donc pas à cent
» écus : *Suis en toute circonstance et mon*
» *exemple et mes leçons.* »

Pierre remet à son ami l'argent qu'il lui demande ; celui-ci va prendre le carick du cocher et l'examine d'un air indécis, en murmurant : « Diable ! il est furieusement » laid... et avec une toilette aussi recher- » chée, çà ne s'accorderait pas.— Qu'est-ce » que tu dis donc, Rossignol ?—Je dis que je » voulais reporter ce carick chez moi ; mais » je le trouve trop vilain...—Tu le portais » bien hier. — C'est qu'hier c'était l'anni- » versaire de la mort de mon oncle... Par- » bleu, je suis bien bête, je n'ai qu'à le » faire porter par un commissionnaire qui » me suivra... Holà, la portière. »

Rossignol ouvre la porte pour appeler madame Roch, lorsque celle-ci paraît tenant à la main un pantalon, qui lui est tombé sur la tête pendant qu'elle balayait le devant de sa porte.

« Messieurs, » dit la portière, en présentant le vêtement que Rossignol reconnaît sur-le-champ, « pourriez-vous me dire si » c'est de chez vous que l'on a jeté ceci ?.. » Je sortais pour balayer ma portion de rue,

» je vois fuir des polissons qui ramassaient
» quelque chose, et sur le même instant ce
» pantalon tombe sur mon bonnet, dont
» le nœud a été *délaissé*.—Est-ce toi, Pierre,
» qui t'amuses à jeter tes culottes par la
» fenêtre? » dit Rossignol d'un air surpris.
» — Moi? Ah ben, çà serait un joli amu-
» sement. — Madame Roch, le vêtement
» ne vient pas de chez nous; d'ailleurs il
» me semble que sur son inspection, vous
» auriez dû penser que des gens comme
» nous n'ont jamais porté de pareilles gue-
» nilles. — Monsieur, c'est que la fruitière
» d'en face prétendait...—La fruitière ferait
» mieux de compter ses bottes d'ognons,
» que de regarder ce qui se passe chez ses
» voisins. Gardez cela, madame Roch, vous
» le donnerez le jour de l'an à votre filleul,
» si vous en avez un. Puisque vous voilà,
» faites-moi l'amitié de me porter ce carick
» jusqu'en bas, où je prendrai un jockey
» pour me suivre. — Mais, monsieur... —
» En avant, madame Roch, vous êtes, ce
» matin, fraîche comme une belle de nuit.

» Pierre, habille-toi, je ne serai pas long-
» temps. »

Rossignol jette le carick de François sur les bras de la portière, il sort avec elle et descend devant madame Roch en sautillant ou s'arrêtant sur chaque carré pour faire des poses; tandis que la portière s'arrête aussi, ne sachant ce que cela veut dire et quelquefois effrayée des poses de Rossignol, qui crie chaque fois qu'il s'arrête devant elle : « Ceci est Hercule... ceci Antinoüs...
» ceci Hippolyte !.. »

Enfin, tout en posant, ils arrivent au bas de l'escalier. Rossignol regarde dans la rue; il aperçoit près d'une borne un petit décrotteur, noir comme un charbonnier, il lui fait signe de venir, et, lui donnant l'immense et lourd carick de François : « Suis-
» moi, lui dit-il, et surtout prends garde
» de m'éclabousser. »

Rossignol se met en route, suivi du décrotteur portant le carick. Il se rend à la place où la veille il a trouvé François, en se disant : « D'abord il va crier... mais, en

» lui mettant une pièce de cent sous dans
» la main, j'apaiserai sa colère, et nous se-
» rons bons amis. »

Mais François n'est pas sur la place, par la raison que le commissaire l'a envoyé coucher à la Préfecture. Rossignol va à la *Carpe travailleuse* le demander; point de François. « Il est sur quelqu'autre place, » se dit Rossignol, « mais je ne puis pas courir tout
» Paris à pied dans un si joli costume...
» prenons un cabriolet, et allons inspecter
» les sapins. »

Rossignol monte dans un cabriolet, et ordonne au décrotteur de le suivre par derrière. On part; on visite une place, puis une autre... point de François. Rossignol a envie de déjeûner, son jockey est en nage, courant avec l'immense carick sur les bras, derrière le cabriolet, dans lequel le beau modèle se fait promener. Enfin, celui-ci se dit : « J'ai fait ce que j'ai pu, ma foi!
» allons retrouver Pierre. »

On s'arrête devant la demeure de Pierre, heureusement pour le petit décrotteur, qui

a l'air de sortir de l'eau. Au moment de le payer, Rossignol se dit : « Ce petit drôle » trotte bien... il pourrait faire notre joc- » key. Petit, veux-tu entrer en maison? » — Moi, monsieur? est-ce qu'il faudrait » courir comme çà tous les jours derrière » un cabriolet?— Non, ceci est un extraor- » dinaire. Tu feras nos appartemens, nos » lits, nos bottes ; tu prendras tout ce qu'on » te donnera. Tu seras logé, nourri... et je » te promets de bons gages.— Je veux bien, » monsieur. — En ce cas, monte, et n'ou- » blie pas que je t'ai donné deux cents » francs d'avance.— Bath ! vous ne m'avez » rien donné du tout. — N'importe, tu le » diras, ou je te retire ma protection. »

Pierre voit rentrer Rossignol suivi du petit garçon portant le carick. « Eh ! bien, » tu rapportes cela ici ? » dit-il à son ami. « — Oui, j'ai réfléchi que je ne voulais pas » m'en séparer. Pierre, voilà notre domes- » tique. — Ce petit garçon ? — Est-ce que » nous avons besoin d'un géant pour nous » servir? — Il est bien noir. — Il se débar-

» bouillera. Je sens que je suis en appétit.
» Allons, Pierre, partons. — Mais... —
» Mais quoi? — Je n'ai pas été chez Bernard
» depuis deux jours, et j'avais l'habitude
» d'y aller souvent. — Tu iras une autre
» fois; le plus pressé est d'aller nous diver-
» tir... Toi, petit, reste ici, fais notre appar-
» tement... frotte, nettoie et amuse-toi...
» Partons. »

Rossignol entraîne Pierre; au moment où ils vont passer la porte cochère, celui-ci dit encore : « Mais, si Bernard venait me
» demander... — Eh! que diable! tu n'as
» que ton Bernard dans la tête... attends,
» je vais arranger cela... holà, madame
» Roch!.. s'il venait quelqu'un demander
» Pierre, vous direz qu'il est sorti avec un
» ami pour chercher son frère... et vous
» pourrez dire çà tous les jours, nous ne
» ferons pas autre chose. »

Ils partent enfin, et sont bientôt chez un traiteur où Pierre oublie de nouveau les bons avis de ses anciens amis pour ne songer qu'à se divertir avec Rossignol. Celui-ci,

ainsi qu'il l'a promis, ne lui laisse pas le temps de réfléchir : après le déjeûner il le conduit au billard; de là, ils vont dîner, et le soir, visiter les guinguettes, où Rossignol présente son ami à toutes ses connaissances; on ne demande pas mieux que de faire celle du pauvre Pierre, qui ne voit pas au milieu de quels gens il se trouve. Le soir, ces messieurs rentrent toujours gris, quelquefois même, ils ne rentrent pas du tout. On doit présumer comment est tenu le ménage, fait par un décrotteur, qui met tout sens dessus-dessous dans l'appartement, et s'ennuyant d'être seul pendant la journée entière, appelle par la croisée ses camarades, pour qu'ils montent jouer avec lui. Mais Rossignol prétend que leur jockey a des dispositions, qu'il cire bien les bottes, et que c'est le principal.

Il y a déjà trois semaines que cette vie dure. Toutes les fois que Pierre parle d'aller chez Bernard, Rossignol trouve quelque prétexte pour l'en empêcher, et Pierre finit par en parler moins souvent, parce que,

lorsqu'on se conduit mal, on ne se plaît plus dans la société des honnêtes gens. Le bon porteur d'eau s'est plusieurs fois rendu chez Pierre, qu'il n'a jamais trouvé, et madame Roch, que Rossignol a eu l'art d'intéresser en allant devant sa loge faire Apollon ou Jupiter, dit chaque fois au père Bernard : « M. Pierre est sorti pour cher-
» cher son frère. » Le bon Auvergnat croit cela, et se dit : « Pauvre Pierre!.. il se
» donne ben de la peine et il n'est pas plus
» avancé que nous. »

Mais un matin que Pierre et Rossignol, frisés et cirés avec soin, se rendaient aux Champs-Élysées, où ils avaient donné rendez-vous à quelques amis intimes, au moment où ces messieurs traversent la chaussée des boulevards, un fiacre qui passait près d'eux s'arrête et le cocher descend de son siége, en s'écriant : « C'est lui!.. c'est mon
» voleur! ah! pour le coup il va la danser!.. »

François, car c'est lui-même, entame la conversation par cinq ou six coups de fouet sur les deux amis ; et Pierre est obligé de

prendre sa part de ce qui n'était adressé qu'à son compagnon.

Ces messieurs, étourdis de cette brusque attaque, commencent par crier, mais François, sautant sur Rossignol, qu'il saisit au collet, ne leur laisse pas le temps de se sauver.

« Je te tiens enfin, voleur, drôle, » dit le cocher en secouant avec force Rossignol, qui a changé de couleur en reconnaissant François. « Mon carick... coquin, mon ca-
» rick!.. qu'en as-tu fait?.. — Lâche-moi,
» François, lâche donc, tu m'étrangles...
» — Non pas! je te tiens, il me faut mon
» carick, et le paiement du déjeûner... et
» un dédommagement pour le temps que
» j'ai passé à la préfecture, et le rhume que
» j'ai attrapé... — Je te paierai tout ce que
» tu voudras, mais lâche un peu...

» — Vous vous trompez, cocher, dit Pierre,
» qui ne comprend rien à ce qu'il entend,
» nous n'avons rien à vous... vous êtes gris...
» — Je suis gris... non pas, mon petit
» homme... c'est vot' camarade qui est un

» voleur... mais je vais commencer par lui
» donner une gratification. »

Et François applique deux ou trois coups de poing sur la frisure du beau modèle; Pierre, en voulant défendre son ami, reçoit aussi quelques preuves du ressentiment de François, et la foule qui s'amasse autour du fiacre arrêté, les laisse se battre, parce qu'il est beaucoup plus agréable de voir des hommes se donner des coups, que de chercher à les séparer.

Enfin, Rossignol, tout en se défendant d'une main, est parvenu à glisser l'autre dans son gousset; il en tire trois pièces de cent sous qu'il met sous le nez de François; cette vue calme un peu le cocher; il prend l'argent, suspend l'attaque et prononce d'une voix enrouée : « Et mon carick? »

« Tu vas l'avoir, répond Rossignol, con-
» duis-nous, mon ami et moi. Si tu avais eu
» l'esprit de m'entendre, tu aurais épargné
» une telle scène à l'amitié. »

En disant cela, Rossignol ouvre la portière, il fait monter Pierre, se place à côté

de lui, François grimpe sur son siége et le fiacre s'éloigne, laissant là les badauds, qui se demandent mutuellement ce que c'est.

Pierre, qui a reçu des coups de fouet et des coups de poing, ne comprend pas pourquoi ils sont montés dans la voiture du cocher qui les a battus.

« Je t'expliquerai tout çà, » dit Rossignol en cherchant à réparer le désordre que François a mis dans sa toilette. « — Mais il » dit que tu l'as volé. — Est-ce qu'il sait ce » qu'il dit? — Mais tu lui as donné de l'ar- » gent. — Tu vois donc bien que je ne l'ai » pas volé. — Il te demande un carick... — » Oui, il veut que je lui prête celui de mon » oncle, parce qu'il va voyager sur mer... » — Comment, ce cocher va... — Eh! sans » doute!.. tout t'étonne, toi; apprends que » François est un garçon très-distingué; » nous avons servi ensemble autrefois. — » Et pourquoi te rossait-il?.. — Il a des mo- » mens d'absence; il nous aura pris pour » ses chevaux. C'est, du reste, un homme » dont je veux te faire cultiver la connais- » sance. »

Ces messieurs arrivent à leur demeure. Rossignol engage François à monter avec eux; le cocher les suit, son fouet à la main, et Pierre ne comprend pas pourquoi ils font tant de politesses à un homme qui vient de les battre. Rossignol fait passer François dans sa chambre, lui rend son carick, lui jure qu'il a couru après lui pendant huit jours, et pour achever la paix, le ramène dans la salle à manger en ordonnant à son jockey de courir chez le traiteur et de faire venir à dîner.—« Et notre rendez-vous aux » Champs-Élysées, dit Pierre.—Nous irons » une autre fois !.. Je retrouve un ancien » ami, un vieux camarade !.. je veux que » nous le fêtions dignement. »

François a repris sa bonne humeur avec son carick; la vue des bouteilles achève de le mettre en gaieté. Pierre laisse toujours Rossignol commander, et ces messieurs se mettent à table, où ils sont servis par le jockey et deux de ses amis, auxquels il a fait signe de monter. Suivant l'usage, le repas se prolonge assez avant dans la nuit,

et vers la fin, Pierre tape dans la main de François qui est déjà son intime ami.

C'est ainsi que Pierre emploie la fortune à la tête de laquelle il se trouve. Sans cesse dans la compagnie la plus méprisable, au milieu d'êtres sans état, sans mœurs, quelquefois même sans asile; livré à un homme dont les habitudes sont aussi canailles que les manières, et qui n'a aucun remords de le dépouiller, Pierre dépense sans compter et se persuade qu'il s'amuse parce qu'il ne sort du cabaret que pour entrer au café, et du café que pour courir les guinguettes.

Quelquefois il trouve que l'argent va bien vîte, mais Rossignol lui dit : « Tu es » maintenant d'une très-jolie force à la poule » et au siam, tu bois tes trois bouteilles sans » te griser, tu fumes quatre ou cinq cigarres » dans ta soirée; mon ami, on n'acquiert » pas de tels avantages sans qu'il en coûte » un peu. »

Quelle différence chez le bon porteur d'eau; là on ne songe, on ne parle que d'André; Bernard s'informe sans cesse de

moi et tâche de consoler sa fille, car il s'aperçoit chaque jour du changement que le chagrin opère chez Manette. Pâle, triste, amaigrie, ma pauvre sœur n'a pas souri depuis mon départ. « Veux-tu donc te » laisser mourir? lui dit Bernard. — Non » répond-elle, mais je veux retrouver An- » dré... Mon père, laissez-moi le chercher. » —Eh! ma pauvre enfant, où iras-tu pour » le trouver? »

A cela Manette ne répond rien ; elle baisse les yeux vers la terre et cache ses larmes à son père.

CHAPITRE IV.

Six mois et huit jours.

Près de six mois se sont écoulés, lorsqu'un matin Manette paraît frappée d'un trait de lumière, et court à Bernard en s'écriant : « Mon père!.. mon père!.. je » sais où il est... je suis certaine de le trou- » ver... Ah! mon Dieu, comment cette » idée-là ne m'est-elle pas venue plus tôt?— » Tu sais où il est, dis-tu?—Oh! oui, mon » père... Je suis sûre que je ne me trompe » pas... Laissez-moi partir... je vous en prie, » je ramènerai André dans vos bras... — » Mais dis-moi d'abord où il est, puisque » tu le sais... — Près de la maison de cam- » pagne de madame la comtesse... Dans

» cette terre où il m'a dit souvent avoir
» passé des jours si heureux auprès de celle
» que... qu'il voyait là tout à son aise... —
» Comment ! tu crois que c'est là qu'il est
» allé se cacher? — Oui, mon père... mon
» cœur devine le sien, et quand il s'agit
» d'André, mon cœur ne me trompe ja-
» mais... Ah ! vous me permettrez de par-
» tir...—C'est, je crois, dans les environs
» de Fontainebleau... — Oui, mon père. —
» J'ai justement là un vieil ami auquel je
» t'adresserai, et chez qui tu seras bien...
» Cependant une jeune fille... aller seule...
» — Mon père, est-ce que je n'ai pas l'air
» assez raisonnable... et André qui mourra
» de chagrin si je ne vais pas le consoler...
» — Allons, puisque tu le veux... — Oh !
» quel bonheur!.. — Demain nous irons à
» la voiture... — Demain !.. pourquoi re-
» tarder ? il est encore de bonne heure,
» aujourd'hui même je puis partir... —
» Manette, tu es bien pressée de me quitter...
» —Mon père, ce n'est pas pour long-temps,
» et il y a six mois que nous ne l'avons vu...

» d'ailleurs je vous écrirai... — Tu oublies
» que je ne sais pas lire. — Votre voisin
» vous lira mes lettres, vous serez bien
» aise alors que j'aie appris à écrire... Ah!
» que nous serons heureux quand j'aurai
» retrouvé André! »

Et tout en parlant, Manette va et vient dans la chambre; elle fait un petit paquet de ce qu'elle veut emporter; elle ôte son tablier, met sur sa tête un modeste chapeau de paille, et court prendre le bras de son père, qu'elle entraîne vers l'escalier avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître.

On arrive aux voitures : celle pour Fontainebleau part dans une heure, il y a encore une place : Manette fait un saut de joie, puis court s'asseoir sur un banc de pierre avec son paquet sur ses genoux. Elle veut attendre là le moment du départ. Le bon porteur d'eau veut emmener sa fille dans un café pour prendre quelque chose. Manette ne veut rien, elle préfère rester sur le banc, elle a la diligence devant les yeux, et on ne partira pas sans elle :

« Adieu, mon père, dit-elle à Bernard, ne » vous ennuyez pas, je reviendrai bien » vîte. »

Bernard embrasse sa fille, puis s'en va tristement; Manette regarde son père s'éloigner, elle soupire... mais elle porte les yeux sur la voiture et reprend courage. Enfin l'instant du départ est arrivé et le voyage ne doit pas être long. Manette se place d'un air timide, et ne lève pas les yeux pendant tout le trajet; quelques curieux lui parlent, elle ne répond que par monosyllabes, la conversation est bientôt finie; lorsqu'on s'arrête à Essone, Manette reste dans la voiture au lieu de descendre avec les autres voyageurs, cela en fait rire et bavarder quelques-uns, mais Manette s'embarrasse fort peu de ce que peuvent penser et dire des gens assez sots pour s'occuper de ce qui ne les regarde pas, et Manette a bien raison.

Après s'être rendue chez l'ami de son père, Manette se fait indiquer la terre de M. de Francornard; il n'y a qu'une lieue et demie de distance de Fontainebleau,

Manette pourra facilement s'y rendre et en visiter tous les environs. Mais elle commence à penser que lors même que je les habiterais, il ne lui sera pas aussi aisé de me trouver qu'elle se l'était persuadé.

Manette se rend d'abord au château, elle lie conversation avec le concierge, elle sait que personne de l'hôtel n'est revenu visiter cette campagne. « Et M. André, dit » Manette, ce jeune homme qui demeurait » chez madame la comtesse, ne l'avez-vous » pas vu?.. Peut-être ne le reconnaîtriez-» vous pas, il est bien grandi depuis le » temps où il passait ici l'été. — Oh! c'est » égal, mamzelle, dit le concierge, je le » reconnaîtrais bien! mais il n'est pas venu » non plus. »

Manette s'éloigne tristement et va parcourir les environs; elle visite les hameaux, elle s'informe aux habitans, et n'obtient aucun renseignement, mais elle ne perd pas courage, et le lendemain elle recommence ses recherches.

Cependant Manette ne s'était pas trom-

pée : en sortant de Paris au milieu de la nuit, sans but et sans autre projet que celui de fuir la ville où résidait Adolphine, j'avais pris le premier chemin venu ; à force de marcher j'arrivai dans les champs; j'étais exténué de fatigue ; à peine remis d'une longue maladie, le coup que je venais de recevoir semblait m'avoir ravi de nouveau toutes mes facultés. J'attendis le jour, assis au pied d'un arbre. Dans ma douleur je voulais mourir, le souvenir de ma mère me rendit à moi-même; je cherchai à rappeler mon courage... Mais la blessure était encore trop fraîche. Au milieu de ces champs silencieux, il me semblait entendre encore le son des instrumens... le bruit de la danse célébrant le mariage d'Adolphine!

J'étais auprès de Bondy; je ne savais où aller, j'avais Paris en horreur, et je jurai de ne point y rentrer. Quelquefois je songeais à mon pays... Mais j'avais besoin d'être seul, pour me livrer à mon aise à toute ma douleur.

J'étais depuis quelques jours dans un village, lorsqu'en songeant à Adolphine je me rappelai les jours heureux que j'avais passés avec elle, dans cette campagne où nous allions tous les ans. Aussitôt je sentis le désir de revoir ces lieux chéris ; je partis sur-le-champ, et j'arrivai bientôt devant cette maison, où s'étaient écoulés les plus doux instans de ma vie. Je ne voulais pas entrer, je craignais de rencontrer quelqu'un de la maison... je désirais n'être aperçu de personne. Mais je passai une nuit entière à rôder autour des murs du parc; et, au point du jour, je montai sur un monticule d'où l'on plongeait parfaitement dans une grande partie des jardins. J'apercevais les bosquets où je m'étais assis avec elle, les allées où nous avions joué ensemble, je tâchais d'oublier le temps écoulé depuis, et de ne plus vivre que dans le passé. Je ne pouvais quitter cet endroit... Je m'y trouvais moins malheureux... et je résolus de me fixer dans un séjour qui procurait encore à mon ame un dernier bon-

heur. Car à vingt ans on a besoin d'aimer, et l'on se complaît même dans sa douleur, parce que c'est encore de l'amour.

Non loin du monticule s'élevait une chaumière entourée de plusieurs bouquets d'arbres. Je m'y rendis dans l'intention de m'y reposer un moment. La chaumière était habitée par une vieille paysanne, elle y était seule avec son chien et quelques brebis. Je lui demandai s'il ne serait pas possible d'avoir un petit coin dans sa maisonnette. La bonne femme crut d'abord que je voulais plaisanter. « Quoi, vous, » monsieur! me dit-elle; un jeune homme » de la ville, vous désirez loger dans cette » pauvre masure, avec une vieille comme » moi? — Ce serait pour moi le plus grand » bonheur. — Si vous voulez vous con- » tenter de la petite chambre d'en haut, » c'était celle de mon pauvre fils!.. elle » n'est pas belle, mais je n'avons que cela » à vous offrir. »

Enchanté de pouvoir demeurer dans la chaumière, je tirai de ma poche une dou-

zaine de louis, j'en avais emporté à peu près trois fois autant en quittant Paris ; je mis les cent écus dans le tablier de la vieille. La pauvre femme n'avait jamais vu tant d'argent à la fois; elle fit un cri d'admiration. « C'est pour mon logement, lui dis-je.—Ah! » monsieur, vous pouvez maintenant y » rester toute votre vie! vous serez logé, » nourri, aussi ben que moi!.. Je parta- » gerai avec vous, c'est ben juste, pour une » si grosse somme. »

Mes arrangemens furent bientôt faits ; je me rendis à la ville, j'achetai des crayons et tout ce qu'il me fallait pour dessiner. Je m'installai dans la chaumière, dont la situation me convenait, car les arbres qui l'entouraient la dérobaient aux regards des promeneurs, et, à cinq cents pas environ, j'étais sur la hauteur, d'où mes yeux plongeaient dans le parc de ma bienfaitrice.

C'était là que je passais une grande partie de la journée; souvent immobile, livré à mes souvenirs, quelquefois dessinant un site, un bocage que j'avais parcouru avec elle.

Le temps s'écoulait, ma douleur s'était changée en mélancolie, mais mon amour ne s'éteignait pas ; car la vue des lieux où il avait pris naissance n'était point propre à le bannir de mon cœur.

Un jour que, suivant mon usage, je revenais de ma place favorite, j'aperçus dans un sentier voisin de celui que je suivais, une jeune femme, qui marchait lentement en tenant son mouchoir sur ses yeux.

C'était Manette qui, depuis huit jours, me cherchait inutilement dans les environs ; elle commençait à perdre courage, et dans ce sentier isolé, se livrait à son chagrin et donnait un libre cours à ses pleurs.

Le bruit de ma marche lui a fait lever les yeux, elle s'arrête, me regarde, pousse un cri et vole dans mes bras... Tout cela a été l'affaire d'un instant ; Manette a sa tête appuyée sur ma poitrine, elle m'appelle André, son cher André, et je ne suis pas encore revenu de ma surprise.

Manette dans mes bras... dans cette campagne... Comment se fait-il?.. Sans doute mes yeux lui expriment tout ce que je pense, car elle s'empresse de me dire : « Cela vous » étonne, monsieur!.. Oui, je le vois bien, » parce qu'il peut se passer de nous, il croit » que nous pouvons nous passer de lui ; » parce qu'il ne nous aime plus, il pense » que nous devons aussi cesser de l'aimer. » —Moi, cesser de t'aimer... Ah! Manette! » — Sans doute : quand on aime les gens » on les quitte comme cela, n'est-ce pas? » On les abandonne! on les laisse livrés à » la plus cruelle inquiétude... on s'enfuit » comme un loup!.. sans daigner penser » que ceux qui nous chérissent se désolent » et mourront de chagrin...—Ah! Manette, » j'ai eu tort, je le sens.—Tu en es fâché!.. » Ah! n'en parlons plus, André, je t'ai » retrouvé!.. je suis si heureuse, si con- » tente!.. j'ai déjà oublié tout le chagrin » que tu m'as fait. »

Je presse Manette dans mes bras, je suis content et fâché de la revoir. Les amoureux

sont comme les enfans ; quand ils ont fait quelque faute, ils ne veulent pas en convenir. « Mais, qu'es-tu venue faire dans ce » pays? » dis-je à Manette. « — Il me le de- » mande ! je suis venue te chercher.—Me » chercher... et comment savais-tu que j'y » étais?—C'est que mon cœur me l'a dit... » Cher André, nous avons eu bien du cha- » grin, va !..—Ah ! pardonnez-moi... mais » j'ai bien souffert aussi.—Je le sais... Est-ce » que tu crois que nous ignorons la cause » de ta disparition subite?... Oui, monsieur, » nous savons que c'est l'amour qui vous a » fait nous abandonner tous... et oublier » vos parens, vos amis.—Manette...—Oh! » c'est la vérité... tu as beau tourner la » tête, mais le temps te consolera, mon » ami ; on dit qu'il guérit encore plus vîte » les hommes que les femmes... Mon père » sera si content de te revoir, et ton frère, » ce pauvre Pierre qui court depuis le ma- » tin jusqu'au soir, dans l'espérance d'avoir » de tes nouvelles. Viens avec moi, partons » bien vîte... allons les consoler. — Non,

» Manette, non, j'ai juré que je ne retourne-
» rais plus à Paris...—Comment, monsieur,
» vous avez juré !.. Ah ! l'on ne tient pas
» tout ce que l'on jure !.. Mon ami, est-ce
» que tu aurais le courage de me refuser ?
» — Ici je suis aussi heureux que je puis
» l'être désormais... je ne veux point quitter
» ces lieux. — C'est cela, pour passer tout
» votre temps à regarder les jardins où
» vous couriez avec... Est-ce comme cela
» que vous vous guérirez, monsieur ?.. —
» Viens avec moi sur cette hauteur... viens,
» je veux te montrer ces lieux, témoins de
» mes plus beaux jours. »

Je prends la main de Manette ; elle m'accompagne sans dire un mot. Parvenus sur la hauteur, je lui montre les endroits que chaque jour je viens contempler : « J'étais
» là auprès d'elle, dis-je à ma sœur, quel-
» quefois des matinées entières... Que le
» temps me semblait court !..—Je le trouvais
» bien long, moi, qui ne te voyais pas...
» Mais, puisqu'elle est mariée, à quoi bon
» vous nourrir de ces pensées ?—Quand on

» n'a plus le bonheur en espérance, il faut
» bien le chercher dans ses souvenirs ! —
» Ah! si tu voulais, André, nous pourrions
» encore être heureux !.. Est-ce que les
» hommes n'aiment qu'une seule fois dans
» leur vie!.. On dit que cela leur arrive si
» souvent au contraire.—Ah! Manette, je
» crois bien moi, que je n'aimerai pas deux
» fois. »

Manette ne me répond rien. Nous redescendons dans la vallée. « Où loges-tu ? lui
» dis-je. — A la ville voisine. — Mais il y a
» encore une lieue d'ici là... Je vais t'y con-
» duire. — Et tu partiras avec moi pour
» Paris?.. — Non... je reviendrai ici. — En
» ce cas il est inutile de me conduire à la
» ville, je n'y retournerai pas... — Com-
» ment! que veux-tu donc faire? — Rester
» ici... avec toi.—Manette, y penses-tu... et
» ton père?—Je lui écrirai où je suis, et il
» me pardonnera. — Mais cela ne se peut
» pas... rien ne te retient ici... — Rien !..
» ah !.. j'ai peut-être plus de raisons que
» vous pour y rester...—Que feras-tu ici?

» —Je vous tiendrai compagnie... et si cela
» vous ennuie, eh! bien, je ne vous parlerai
» pas, et je me tiendrai assez loin de vous
» pour que ma vue ne puisse vous donner
» d'humeur.—Mais, Manette... encore une
» fois, cela n'a pas le sens commun...—Cela
» m'est égal, je veux rester : j'ai aussi mes
» volontés, moi ! »

Le projet de Manette me contrarie. J'essaie encore de la faire changer de résolution, mais elle ne me répond plus. La nuit vient, je retourne à ma chaumière ; Manette me suit et y entre avec moi.

Mon hôtesse regarde cette nouvelle venue, puis porte ses yeux sur moi : « Ma-
» dame est de vot' connaissance, dit-elle
» enfin.—Oui... c'est...—Ah ! je gage que
» c'est vot' femme !..—Oh ! non, madame, »
répond Manette en poussant un gros soupir,
« je ne suis que sa sœur...—Sa sœur... tiens,
» en effet... je crois que vous vous ressem-
» blez. — Madame, je voudrais aussi loger
» dans votre maison.—Bath! eh! mon Dieu!
» ma maison est donc devenue ben at-

» trayante.. — Voici de l'argent pour... —
» Oh! ma petite, çà n'était pas la peine, vot'
» frère m'a assez payée... Mais je n'ai plus
» de place, mon enfant; la chambre du haut
» est occupée par votre frère, celle-ci est la
» mienne, et je n'en avons pas d'autre. —
» Est-ce que votre lit n'est pas grand ?.. —
» Mon lit ! Ah ! morguienne ! on y couche-
» rait cinq sans se gêner; nous autres pay-
» sans, j'avons des lits pour coucher toute
» une famille. — Si vous vouliez me per-
» mettre de coucher avec vous... — Certai-
» nement, mamzelle, tout à vot' service, si
» çà vous est agréable... Oh! comme çà vous
» pouvez rester... »

Manette est enchantée, et moi j'ai de l'humeur. Je lui dis bonsoir, et je monte à ma chambre. L'obstination de Manette m'étonne, je ne lui aurais pas cru autant de caractère ; vouloir rester avec moi, malgré moi, c'est fort mal... Fort mal!.. Ingrat que je suis!..

Je n'ai pas envie de dormir, j'ai acheté quelques livres à Fontainebleau, j'essaie de

lire... Mais je ne suis pas à ma lecture, l'idée que Manette est près de moi me revient sans cesse à l'esprit... Ces femmes! quand cela veut quelque chose... Cependant Manette est bien douce, bien bonne... mais elle est femme aussi.

La nuit est passée ; j'ai fort peu dormi... J'ai pourtant moins pensé à Adolphine que de coutume... C'est la faute de Manette qui vient me troubler dans mes souvenirs. Je descends avec le projet de ne point lui dire un mot, et de lui laisser voir par mes manières combien sa conduite m'est désagréable.

Elle a déjà terminé sa toilette. Elle n'a rien sur la tête ; mais ses cheveux sont si jolis , et elle les arrange si bien , quoique sans prétention... Elle baisse timidement les yeux quand je parais, et me dit d'un air craintif : « Bonjour André... »

Je ne voulais pas lui répondre, et je suis allé l'embrasser... C'est sans doute par habitude. N'importe, elle doit voir combien j'ai d'humeur.

« Vous devez avoir fort mal dormi avec » cette paysanne, » lui dis-je au bout d'un moment. «—Au contraire, j'étais très-bien. » — On manque presque de tout ici... — » Vous y vivez, je ne suis pas plus difficile » que vous.—Cet endroit est fort triste, on » ne rencontre jamais personne dans les » environs... — Ce n'est pas pour voir du » monde que j'y suis venue.—Les journées » sont longues aux champs... Vous ne pou- » vez les passer à rien faire.—Je travaillerai » pour cette bonne femme. — Le soir... je » dessine dans ma chambre... Vous vous » ennuierez.—Pas plus qu'hier. »

Je me tais, car elle a réponse de tout. Je prends mon carton de dessin, je sors et vais m'établir à ma place favorite. Les objets que j'aperçois me ramènent à mes souvenirs : pendant quelques momens je ne songe qu'à Adolphine. Mais ensuite je me rappelle Manette ; je me retourne pour voir si elle m'a suivi. Je ne l'aperçois pas... Où donc est-elle?.. Mais que m'importe? Je m'assieds, je commence un dessin... Je voudrais pour-

tant bien savoir où est Manette. Je regarde encore de tous côtés... Je l'aperçois enfin à deux cents pas de moi, assise et cousant... Pauvre sœur!... Elle s'est placée derrière un buisson pour que je ne la voie point! Eh bien! qu'elle reste là... Je n'irai certainement pas lui parler, je veux la punir de son entêtement.

Je reprends mon crayon, je dessine quelque temps... Puis je lance à la dérobée un regard vers le buisson... Elle est toujours là, elle travaille et ne lève pas les yeux de mon côté. Voyez un peu ce beau plaisir, rester avec moi pour ne point me parler ni me regarder... Mais je crois que je le lui ai défendu hier, et elle n'ose pas me désobéir. C'est mal à moi de lui avoir fait cette défense, Manette m'a toujours montré tant d'amitié! de dévouement, et son père ne fut-il pas mon premier protecteur?... Elle est venue ici pour adoucir mes peines, pour calmer mes chagrins, et je la traiterais avec cette froideur... Ah! je ne reconnais plus mon cœur. Faisons signe à Ma-

nette de venir s'asseoir près de moi; si elle veut causer, eh bien! je lui parlerai d'Adolphine, et sa présence, loin de me distraire de mes souvenirs, servira à les entretenir encore.

Je me tourne du côté ou est Manette, je lui fais de signes... Elle ne lève pas la tête .. Oh! elle ne regarde pas de mon côté!.. Je tousse légèrement, je l'appelle... Elle ne bouge pas... Vous verrez qu'il faudra que ce soit moi qui aille la trouver.

Je me lève et marche lentement vers Manette, arrivé tout près d'elle, je m'arrête; elle continue de travailler et ne lève pas les yeux; il me semble cependant que le fichu qui couvre son sein se soulève plus fréquemment.

« Manette... vous ne m'avez donc pas » entendu?.. — Est-ce que vous m'avez » parlé? » me répond-elle sans lever les yeux de dessus son ouvrage. « — Oui, je » vous ai appelée...—Que me voulez vous? » —Puisque vous voulez absolument rester » avec moi, il me semble qu'il est ridicule

» de nous asseoir à une lieue l'un de l'au-
» tre... — Je craignais de vous déplaire en
» me plaçant près de vous.—Pourquoi donc?
» votre présence ne m'empêchera pas de
» dessiner et de contempler les lieux que
» je chéris. »

Manette se lève, prend son ouvrage, et, toujours sans me regarder, marche à côté de moi jusqu'à la place où j'ai laissé mon carton de dessin. Je m'assieds, elle se met à quatre pas de moi et recommence à travailler.

Moi je me remets à dessiner. J'attends que Manette me dise quelque chose ; mais elle ne souffle pas mot, et toujours ses yeux sont fixés sur son ouvrage.

Il me semble que ce silence m'impatiente, mais peut-être n'ose-t-elle pas me parler de crainte de me fâcher encore, alors c'est à moi de commencer.

« Manette, pourquoi donc ne me dites-
» vous rien ? — Je croyais que vous vouliez
» être tout à vos souvenirs.—Mais ne pou-
» vons-nous pas causer de ce qui m'occupe?

» — Je causerai de tout ce que vous voudrez.
» — Vous avez toujours été si bonne pour
» moi... vous avez toujours su compâtir aux
» peines de mon cœur. — Quand on aime
» bien les gens, est-ce que leurs peines ne
» sont pas les nôtres?...—Mais les femmes
» savent mieux nous consoler que nos amis
» les plus intimes ; avec vous, Manette, je
» me suis toujours senti moins malheureux.
» Quand je me rappelle les soins que vous
» m'avez prodigués pendant ma dernière
» maladie!.. Ah! je me reproche d'être
» quelquefois brusque, injuste, et si peu
» aimable avec vous!—Moi, je vous trouve
» toujours bien. — Parce que vous êtes in-
» dulgente; vous excusez mes défauts... Ah!
» si Adolphine m'avait vu comme vous...
» Mais elle ne m'aimait pas! j'ai cru un
» moment avoir touché son cœur.... C'était
» une illusion... Elle me témoignait cepen-
» dant un attachement si vrai lorsque nous
» habitions ensemble dans ces lieux char-
» mans... Mais alors c'était un enfant... Je
» l'étais aussi; en devenant homme j'aurais

» dû étouffer un sentiment qui ne pouvait
» jamais me rendre heureux... Car, tôt ou
» tard, elle se serait toujours mariée!.. Il
» vaut peut-être mieux pour moi que ce
» soit fait maintenant... Je sens que je de-
» vrais à présent bannir entièrement son
» image de ma pensée, mais je n'en suis
» pas le maître, et, malgré moi, j'y pense
» sans cesse... A quoi travaillez-vous donc
» avec tant d'attention, Manette? vous ne
» quittez pas les yeux de dessus votre ou-
» vrage.—C'est pour cette bonne femme...
» un tablier; je n'avais rien à faire, je lui
» ai demandé de l'ouvrage. — Est-ce que
» c'est pressé?—Oh! non.—On le penserait
» à vous voir coudre... Mais pourquoi donc
» ne me tutoyez-vous plus?..—Je fais comme
» vous.—On croirait que nous sommes fâ-
» chés, et je serais au désespoir de l'être avec
» toi, Manette.—Oh! moi je ne me fâche-
» rai jamais avec toi, André, je te le jure.
» —A la bonne heure, au moins nous voici
» comme à l'ordinaire, cela me semblait
» tout drôle de t'entendre me dire : vous.

» —Moi, cela me faisait mal !..—Nous nous
» sommes vus si jeunes... Te rappelles-tu
» quand ton père m'a trouvé à l'entrée de
» son allée et qu'il m'a fait monter avec
» lui?... Tu as fait un cri de surprise en me
» voyant. — Je m'en souviens bien... Tu
» étais tout barbouillé... Tu pleurais ton
» frère... — Oui, et tu m'as tout de suite
» donné à déjeûner... Tu étais déjà aussi
» bonne qu'à présent !.. Et quand nous
» dansions la montagnarde !.. Comme nous
» faisions du bruit ! — Comme nous sau-
» tions !..—Chère danse !.. Je ne m'en sou-
» viendrais plus maintenant.—Oh ! moi je
» m'en souviens encore...—Tu crois... »

Et je fais un mouvement pour me lever... En vérité, je crois que j'allais danser la montagnarde à cette place où j'ai soupiré pendant six mois !..

Mais il est temps de retourner à la chaumière. Je prends mes cartons, Manette ploie son ouvrage, je lui présente mon bras et nous regagnons notre demeure. L'heure du dîner est venue, et il me semble que j'ai de

l'appétit ; c'est la première fois depuis que j'ai quitté Paris.

Après dîner, je propose à ma sœur d'aller nous promener dans les environs. Elle accepte ; nous voici en route bras dessus bras dessous, et cette fois nous n'allons pas du côté du monticule. Vraiment ce pays est très-pittoresque; des rochers, comme si l'on était à cent lieues de Paris, une forêt magnifique, tout cela est fort beau quoiqu'un peu triste, mais avec Manette, je ne vois plus cela d'un œil si mélancolique.

Nous regagnons notre demeure ; il est l'heure du repos. Je dis bonsoir à Manette et je monte chez moi. Je songe à ma journée ; elle m'a semblé plus courte qu'à l'ordinaire... et je ne me couche pas en soupirant comme c'était mon habitude. Mon Dieu ! est-ce qu'en effet on peut guérir de l'amour ?.. Est-ce que, du moment que l'on n'a plus d'espoir, ce sentiment diminue... Oh! non, j'aime toujours Adolphine; pourquoi donc ne suis-je pas aussi triste qu'autrefois?.. Mais après tout, dois-je me fâcher de

devenir raisonnable?... Dormons, cela vaudra mieux que de m'inquiéter de cela.

Je m'endors, et l'image de Manette vient égayer mes songes. Le lendemain nous nous rendons comme la veille sur la hauteur. Je reprends mes crayons et ma sœur son ouvrage. Cette fois je me place vis-à-vis d'elle, afin de la forcer à me regarder quand elle lèvera les yeux.

Nous causons. Manette me semble plus gaie, elle sourit en me regardant... Et quel aimable sourire! quand j'ai dessiné quelque temps, je vais montrer mon ouvrage à Manette ; pour cela, il faut nécessairement que je me rapproche d'elle. Quelquefois j'oublie de retourner à ma place... On est si bien tout contre Manette!... La journée se passe encore plus vîte que la veille, et cependant je crois que nous n'avons pas parlé d'Adolphine.

Trois autres jours s'écoulent encore. Je ne sais ce que j'éprouve, il me semble que mon cœur se dilate, qu'il renaît au plaisir, à la vie. Mais je ne puis plus être un instant

sans voir Manette, il me manque quelque chose lorsqu'elle n'est pas près de moi. Nous allons toujours nous asseoir sur le monticule, cependant je commence à m'apercevoir que je sais cet endroit par cœur : toujours les mêmes sentiers, les mêmes bosquets, les mêmes points de vue, j'ai dessiné cela cent fois .. Mais je n'ose proposer à Manette d'aller ailleurs... Je ne sais quelle honte me retient.

Le sixième jour, en tenant devant moi mes dessins, et cherchant quel autre point de vue je puis faire, mes yeux se reportent, comme d'habitude, sur ma compagne : elle ne m'a jamais paru si jolie... Grâce, fraîcheur, doux sourire, Manette est vraiment charmante!.. Et dans ce moment où, assise contre un arbre, elle se penche sur son ouvrage... quelle idée!.. Je cherchais un site nouveau, mais la nature peut-elle m'offrir rien de mieux que Manette?

Je prends mon crayon, je fais le portrait de ma sœur. Oh! je veux qu'il soit bien ressemblant. « Regarde-moi donc, » lui dis-je,

quand elle tient trop long-temps ses yeux baissés. Manette m'obéit aussitôt ; je mets tous mes soins à cet ouvrage. « Tu ne me » fais pas voir ton dessin, » me dit Manette. «—Il n'est pas fini, tu le verras de- » main. »

Le lendemain j'ai terminé le portrait de Manette. Je le trouve bien, très-bien !.. elle ne se doute pas de ce que j'ai fait. Quand j'ai donné le dernier coup de crayon, je vais m'asseoir tout près d'elle et je mets le portrait devant ses yeux. « Comment le » trouves-tu ? » lui dis-je.

Elle pousse un cri!.. puis elle me regarde... jamais elle ne m'avait regardé comme cela. « Tu es donc contente? » lui dis-je... Elle n'a pas la force de me répondre... elle pleure... Quel enfantillage !.. je crois pourtant que je pleure aussi.

Nous regagnons la chaumière. Après le dîner nous allons nous promener encore... Nous parlons moins, mais nous nous regardons plus souvent. En montant le soir à ma chambre, je dis bonne nuit à Manette et

je l'embrasse. C'est singulier, je l'ai embrassée cent fois, et il m'a semblé que celle-ci était la première.

Le lendemain je réfléchis qu'il est assez inutile d'aller encore nous asseoir sur le monticule. Je m'approche de Manette: « Ton » père doit être inquiet de ton absence, » lui dis-je.— « Non, je lui ai écrit. — Mais » il doit s'ennuyer de ne pas te voir... Il » n'a jamais été si long-temps séparé de » toi... Manette... il faut retourner à Paris... » —Tu sais bien ce que je t'ai dit... je n'i- » rai pas sans toi.—Eh bien! partons tous » les deux. »

Manette fait un bond de joie; nos préparatifs sont bientôt faits... Nous quittons la chaumière où Manette est restée huit jours. Moi, j'y ai passé six mois, je croyais y rester toute ma vie.... mais à vingt ans devrait-on jamais jurer de rien?

CHAPITRE V.

Différentes manières d'employer sa fortune.

Nous avions pris la voiture de Fontainebleau. Pendant la route je parle peu... j'éprouve une espèce de honte en songeant qu'il n'a fallu que huit jours à Manette pour changer toutes mes résolutions ; mais, dois-je lui en vouloir de cela ? Oh ! non, non, je ne lui en veux pas, et lorsque nos yeux se rencontrent, ce qui maintenant arrive beaucoup plus souvent qu'autrefois, je sens que je n'ai nulle envie de la quitter pour retourner dans ma solitude.

Nous sommes à Paris ; il est bien juste que je ramène Manette chez son père. En nous apercevant, le bon Bernard fait une

exclamation de plaisir. Je tombe dans ses bras. « Le voilà, mon père, dit Manette, » le voilà !... Ne vous avais-je pas dit que » je le ramènerais? — C'est ma foi vrai... » ce cher André! ha! çà! mon garçon, tu » ne nous feras plus de pareilles escapades, » j'espère. — Non, père Bernard, oh! je » vous le promets.—A la bonne heure, car » vois-tu! çà nous rend tous comme des im- » bécilles. —Désormais vous me verrez tous » les jours, je passerai près de vous tous » les momens où je ne travaillerai point, » car je veux travailler, je veux acquérir » du talent.—Tu feras bien, mon ami ; tu » as de la fortune, c'est fort bien, mais on » ne sait pas ce qui peut arriver, il faut se » ménager des ressources en cas de revers. » —Et Pierre, mon frère... il me tarde de » l'embrasser. — Morgué, ce garçon-là se » donne bien du mal pour te retrouver, » car il n'est jamais chez lui ; impossible de » le rencontrer.—Et il n'est pas venu vous » voir?—Non, pas depuis bien long-temps. »

Quelque chose me dit que ce n'est pas à

me chercher que Pierre passe son temps. Je reste chez mes bons amis jusqu'à la fin du jour, je ne me suis jamais si bien trouvé chez eux. J'ai de la peine à quitter Manette, et en nous disant adieu le soir, nos yeux se promettent de se revoir le lendemain.

Je retourne chez moi; je n'ai plus nulle envie de passer devant l'hôtel, je me promets au contraire d'éviter avec soin la rue où il est situé, comme je me suis promis de ne plus parler des personnes qui l'habitent.

Il est dix heures du soir quand je frappe à mon ancienne demeure. La portière paraît saisie en me voyant; car Rossignol, avec ses poses et quelques cadeaux (qui lui coûtaient peu, les objets venant de chez moi), avait eu le talent de se rendre madame Roch favorable, et celle-ci pense sans doute que mon arrivée va changer les choses.

» Mon frère est-il chez nous? » dis-je à la portière. « — Non monsieur... il est sorti » pour vous chercher avec son ami intime. » — Son ami intime!.. Ah! mon frère a un

» ami intime? — Oui, monsieur, un bel
» homme, très-aimable et très-gai... il loge
» même chez vous, il habite votre chambre.
» — Ah diable!.. il faudra cependant que
» cet ami intime, qui est si bel homme, ait la
» complaisance d'aller coucher ailleurs.—
» Monsieur, *ceci sont* vos affaires, je n'ai
» point de conseils à vous donner. — Sans
» doute; et à quelle heure rentrent ordi-
» nairement ces messieurs?—Mais, mon-
» sieur, ils n'ont point d'heure *fisque*, c'est
» tantôt ceci, tantôt cela... Quelquefois
» même ils ne reviennent que le lendemain.
» — Ah! ah! il me paraît que mon frère
» emploie aussi la nuit à me chercher, et
» il faudra que je couche dans la rue, si
» cela lui arrive aujourd'hui. — Oh! vous
» pouvez rentrer chez vous, monsieur, il
» y a du monde : le jockey de ces messieurs
» y est. — Comment! mon frère a pris un
» jockey?—Oui, monsieur, un petit bon-
» homme, assez *tapageant*, je me suis *plainte*
» quelquefois du bruit qu'il fait dans la jour-
» née, et ces messieurs m'ont promis de le

» *séquestrer* davantage.—Oh ! je vous pro-
» mets aussi que tout cela ne durera pas.»

Je prends de la lumière et je monte l'escalier, curieux de connaître cet intime ami, avec lequel Pierre a partagé son logement. Le souvenir de Rossignol se présente un moment à mon esprit, mais je ne puis croire que mon frère l'ait fréquenté de nouveau après ce que je lui en ai dit.

Arrivé devant ma porte, je m'aperçois qu'elle est ouverte. La portière avait raison de me dire que je pouvais rentrer facilement ; il me paraît que mon logement est devenu un lieu public.

J'entre... à chaque pas ma surprise augmente : quel désordre !.. des chambres qui ont l'air de n'avoir pas été balayées depuis six mois ; des meubles qui ne sont plus en place... Dans la salle à manger, je vois sur un guéridon les débris du déjeûner ; il me paraît qu'on tient table ouverte. Plus loin, des fauteuils couverts de taches... dans le salon, la glace est brisée... et plus de pendule sur la cheminée... Ah ! Pierre !.. Pierre ! que signifie tout cela !..

J'entre dans sa chambre ; le lit n'est point fait, on ne sait où marcher, pour ne point mettre le pied sur quelque chose ; je passe dans la mienne, c'est encore pis ; j'ouvre ma commode... les tiroirs sont vides, les amoires aussi; plus de tableaux sur les murs. Je crois que si j'avais tardé encore quelque temps, j'aurais trouvé mon appartement entièrement démeublé.

Mais où donc se cache le jockey de ces messieurs? je ne le vois ni ne l'entends. Enfin, après avoir visité partout, j'entre dans la cuisine, et j'aperçois, sous la pierre qui servait à laver, un petit garçon couché et endormi auprès de sept ou huit pots de confitures, qui sont tous entamés. C'est là, sans doute, le jockey dont on m'a parlé. Je le reconnais pour lui avoir fait quelquefois cirer mes bottes. Laissons-le dormir ; celui là est le moins coupable, mon frère et son ami ne se sont pas contentés de confitures.

Je retourne dans la chambre de Pierre, je veux y attendre son retour, je n'ai pas

envie de dormir, tout ce que je vois me tourmente. Ma mère m'avait recommandé de veiller sur mon frère ; au lieu de cela, je l'ai laissé maître de ma fortune, s'il s'est mal conduit, n'en suis-je pas la cause?

Ma montre marque deux heures et mon frère ne rentre pas. Où est-il?.. que ne puis-je le deviner!.. j'irais l'arracher aux misérables qui le perdent, qui tournent en ridicule sa candeur, son heureux naturel et s'attachent à lui donner toutes les habitudes du vice.

Enfin, on frappe un grand coup en bas ; ce sont eux sans doute... oui, j'entends monter l'escalier... l'un chante, l'autre se plaint... et dans le chanteur j'ai déjà reconnu Rossignol ; je dois m'attendre à tout.

Je me tiens à l'écart pour les examiner un instant à mon aise. J'ai laissé la porte entr'ouverte pour qu'ils ne réveillent point leur jockey. Ils entrent... grand Dieu ! dans quel état!.. tous deux sont gris, mais ce n'est rien encore : mon frère a un œil presque sorti de la tête, Rossignol a sur le

visage les marques de plusieurs coups de canne, leurs habits sont déchirés, et ils n'ont plus ni cravate, ni col.

Pierre, qui est le plus gris, peut à peine se soutenir, il va se jeter sur le premier fauteuil, en portant une main à son œil; Rossignol se tient encore un peu et chantonne tout en jurant après son jockey.

« Où est-il donc, ce petit drôle de... polis-
» son... qui laisse les portes ouvertes pour
» qu'on vienne nous voler?... je le chas-
» serai... je suis sûr qu'il mange encore nos
» confitures... holà!.. Frontin!.. Lafleur!..
» Lolive!.. je veux qu'on bassine mon lit!
» ou je mets le feu à la maison!.. »

En disant ces mots, M. Rossignol ramasse un balai et frappe de toute sa force sur la table du déjeûner. Je n'y puis plus tenir et je me montre brusquement à ces messieurs.

« Un homme!.. » s'écrie Rossignol, qui ne me reconnaît pas, « un homme chez
» nous... la nuit! ha çà! est-ce que madame
» Roch s'est laissé graisser la patte?.. L'ami,
» que veux-tu, qui es-tu? parle... et faisons

» connaissance... — Oui... qui es-tu ? » balbutie Pierre, en tenant toujours son œil, et faisant tous ses efforts pour ouvrir l'autre.

« Qui je suis, malheureux !.. si la dé-
» bauche ne t'avait pas abruti, me ferais-tu
» cette question ? »

Pierre a reconnu ma voix... il se lève... me regarde... puis, retombe sur le fauteuil, en prononçant : « Mon frère !.. » et il baisse la tête sur sa poitrine. Ma vue vient de lui rendre la raison. Quant à Rossignol, en voulant se reculer précipitamment avec son balai à la main, il s'est jeté dans la table et tombe avec elle, en s'écriant : « Son frère!
» bath!.. çà n'est pas possible !.. il a promis
» qu'il ne reviendrait pas.

» — Il est cependant revenu, M. Rossignol,
» et il saura vous chasser de chez lui. —
» Comment... qu'est-ce que c'est ?.. est-ce
» qu'on se fâche pour des plaisanteries ?..
» parce que j'apprends à Pierre à *descendre*
» *le fleuve de la vie.* — Sortez d'ici, misérable, qui avez rendu mon frère pres-
» qu'aussi vil que vous !.. sortez, ou je ne

» serai plus maître de ma colère... — Mais
» encore une fois, expliquons-nous, mes
» enfans... s'il a l'œil poché c'est qu'il a
» voulu walser avec la particulière du ca-
» poral, je me charge de les raccommoder
» demain matin. »

Je n'écoute plus Rossignol, je lui prends son balai des mains, et lui en appliquant une douzaine de coups sur les épaules, je le pousse hors de chez moi. Le beau modèle descend les escaliers, cogne à la loge de la portière, et veut absolument finir sa nuit chez elle. Mais la complaisance de madame Roch ne va pas jusque-là. Elle tire le cordon à Rossignol, qui sort enfin en lui criant : « Adieu, ma petite mère, je n'ai
» pas le temps de faire Achille ce soir... çà
» sera pour une autre fois. »

Je suis revenu près de mon frère ; il est toujours assis dans le fauteuil, la tête baissée sur sa poitrine, il n'ose pas bouger... Le malheureux me fait pitié! son œil noir et enflammé doit le faire souffrir, tâchons de le soulager, nous le gronderons après.

Je cherche de l'eau fraîche, tous les verres sentent la liqueur. Je cours à la fontaine en laver un. Je ne puis parvenir à trouver une serviette pour bassiner son œil... mon mouchoir servira. Je m'approche de Pierre, je lui prends la tête et je lave sa blessure... Il se laisse faire, mais il pleure... il se jette à mes genoux... « Allons, » Pierre, relevez-vous, vous me faites mal... » un homme ne doit jamais se mettre aux » genoux d'un autre !.. encore moins à ceux » de son frère... — Ah !.. André, je suis si » fâché... — Nous parlerons de tout cela » demain... il est trois heures du matin et » quoique vous me paraissiez maintenant » habitué à faire de la nuit le jour, il me » semble qu'il est temps de se reposer. Allez » vous coucher, Pierre, et tâchez de dor- » mir, vous en avez besoin. »

Il m'obéit et se rend dans sa chambre; quant à moi, qui ne me soucie point de me coucher dans le lit qu'a occupé M. Rossignol, je me jette dans un fauteuil et j'y dors paisiblement, car ma conscience ne me

reproche rien, et Manette a mis fin aux soupirs que faisait naître Adolphine.

Le lendemain, mon premier soin est de congédier le jockey et de faire venir une femme intelligente qui remet un peu d'ordre dans mon appartement. J'ai ouvert mon secrétaire, il est vide et il renfermait deux mille francs quand je suis parti. L'argenterie a aussi disparu, ainsi que trois grands tableaux finis par M. Dermilly et que je comptais garder toujours!... Pierre dort encore; je veux, avant son réveil, savoir toute la vérité. Je me rends chez mon notaire; j'ai eu l'imprudence de laisser à Pierre une autorisation pour disposer de ce qui m'appartenait... Sachons l'usage qu'il en a fait.

« Votre frère a touché quatorze mille » francs depuis votre départ, me dit le no- » taire. Il venait presque chaque jour me » demander de l'argent, accompagné d'un » grand drôle que j'avais envie de chasser » à coups de bâton. Lorsque je me permet- » tais de lui faire quelques observations, il

» me montrait le papier que vous lui avez
» laissé pour qu'il pût disposer de votre
» bien ; lorsque je lui disais qu'il touchait à
» son fonds et diminuait son revenu, son
» compagnon s'écriait : Vendez, vendez,
» M. le notaire, mais donnez-nous de l'ar-
» gent ; nous faisons des opérations superbes
» qui nous rendront le triple de ce que
» vous nous donnez. »

Ainsi donc, en six mois et quelques jours Pierre a dépensé seize mille francs, sans compter l'argenterie, les pendules, les tableaux, etc.; encore quelque temps et tout ce que M. Dermilly m'a laissé était dissipé dans les orgies, et passait entre les mains d'escrocs ou de femmes perdues.

Je rentre chez moi. Pierre vient de se lever ; il est abattu, son teint, autrefois si frais, si vermeil, est pâle et flétri ; sa démarche ressemble à celle des bons sujets qu'il fréquentait. Son œil n'est point guéri, et tout annonce au contraire qu'il conservera les marques de la blessure qu'il a reçue.

Il n'ose me parler, je le prends par la main et le conduis devant une glace qui a échappé au passage de Rossignol.

« Pierre, regardez-vous.... voyez com-
» bien vous êtes changé !.. Votre conduite
» depuis mon absence détruisait non-seu-
» lement ma fortune, mais ruinait votre
» santé. Six mois se sont à peine écoulés, et
» il semble que vous ayez vécu dix ans de
» plus. Vous avez dépensé seize mille francs,
» et comment ?.. Vous n'osez pas le dire !..
» Jadis avec le quart de cette somme, vous
» auriez vu le moyen de vous établir. Les
» pendules ont disparu...— Rossignol disait
» qu'elles étaient de mauvais goût et qu'il
» en apporterait de plus belles.— L'argen-
» terie était aussi de mauvais goût, à ce qu'il
» paraît ?— Il prétend l'avoir prêtée à une
» dame qui a passé avec en Amérique...—
» Mon linge, mes vêtemens... — Il disait
» que ce n'était pas fait à la mode. — Les
» trois tableaux de mon bienfaiteur. — Il
» m'a dit que son portrait étant dans cha-
» cun de ces tableaux, il avait droit d'en

» disposer et qu'il allait les envoyer dans sa
» famille.— Et vous avez pu vivre avec un
» tel misérable !.. il vous avait déjà volé, je
» vous avais averti, et c'est avec cet homme
» que vous passez tout votre temps... Vous
» le logez chez vous ; vous le laissez le maî-
» tre d'y commander... Vous prenez ses
» goûts, ses habitudes, ses vices ; au lieu de
» fréquenter les amis véritables chez lesquels
» je vous ai conduit, vous ne voyez plus que
» des escrocs, dignes compagnons de celui
» qui possède toute votre confiance ; vous
» ne sortez plus des tabagies, des cabarets!..
» Tous les jours, abruti par le vin, vous
» terminez vos journées en couchant dans
» les lieux publics, ou par des combats
» ignobles dont vous portez les marques
» honteuses. Ah! Pierre!.. quelle conduite...
» est-ce donc là ce que vous deviez faire à
» Paris et le résultat des leçons de notre
» père ? »

Mon frère ne me répond pas : il paraît attéré. Sentirait-il du moins ses torts!.. mais il s'éloigne et ne me dit rien. Perdra-

t-il maintenant les mauvaises habitudes qu'il a contractées?.. Dois-je le renvoyer en Savoie?.. mais s'il y portait le goût de la débauche, de l'oisiveté, si les perfides conseils de Rossignol influaient sur ses actions, et que sa conduite y fût blamable, que me dirait ma mère?..

Je ne sais quel parti prendre!.. je sens cependant que Pierre a besoin d'une forte leçon et qu'il faut se hâter de lui faire changer d'existence, si je ne veux pas qu'il se perde tout-à-fait.

Je suis depuis long-temps plongé dans mes réflexions, lorsque j'entends quelqu'un s'avancer... c'est mon frère qui revient sans doute... je lève les yeux... que vois-je?.. il a repris ses habits de commissionnaire, il a ses crochets sur le dos...

« André, me dit-il, je n'ai fait que des » sottises depuis que je suis devenu un » beau monsieur; si je continuais à être » riche et à ne point travailler, je pourrais » devenir tout-à-fait mauvais sujet... je re- » tourne à mon premier métier; tant que

» j'ai été commissionnaire, je me suis bien
» conduit, laisse-moi reprendre mes cro-
» chets, et tu verras que tu n'auras plus à
» rougir de ton frère. »

Pauvre Pierre!.. je n'y tiens plus, je me jette dans ses bras, je l'embrasse, nous pleurons tous deux; je suis prêt à lui dire de rester avec moi... mais non, je sens que mon frère a besoin de retremper son ame avec ces hommes laborieux et intègres qui gagnent leur vie à force de travail et de fatigue. Après avoir passé six mois dans la société de Rossignol, cela lui fera du bien d'être quelque temps commissionnaire.

« Pierre, lui dis-je, ce que tu fais main-
» tenant me prouve que ton cœur est tou-
» jours aussi bon, et que ta tête seule était
» coupable. Reprends tes crochets, j'y con-
» sens; répare ta conduite passée, et qu'en
» te ramenant en Savoie, je puisse sans
» rougir te présenter à notre mère. »

Pierre m'embrasse de nouveau, puis s'en va, ses crochets sur le dos, en fredonnant cet air qu'il chantait le jour où je l'ai rencontré dans une allée en face de l'hôtel.

J'ai rempli les devoirs de la nature ; courons près de Manette oublier les tourmens que Pierre m'a causés.

Elle m'attendait avec impatience, avec inquiétude même, car je suis à Paris, et elle craint sans doute que je n'y retrouve mes souvenirs, que je ne cède au désir de revoir les lieux que j'ai habités si long-temps, et peut-être que je ne rencontre Adolphine. Elle ne me dit pas cela, mais je le lis dans ses yeux, où j'aime tant maintenant à reposer les miens. Chère Manette, non, tu n'as plus rien à craindre, je ne songe maintenant qu'à faire ton bonheur, qu'à récompenser cet amour pur, désintéressé, dont tu m'as donné tant de preuves, et que je n'ai apprécié que si tard !.. je ne lui dis pas tout cela, mais sans doute elle le devine : un seul regard la rassure et lui rend la tranquillité.

Je raconte à mes amis tout ce que Pierre a fait en mon absence. Ils n'en reviennent pas... ils croyaient mon frère aussi simple dans ses goûts que dans son langage. La

fin de mon récit les console. « Tu as bien » fait, dit Bernard, de le laisser reprendre ses crochets; qu'il soit commissionnaire, morbleu! est-ce que çà ne vaut » pas mieux que d'être fainéant, vaurien » et fripon?

» —Pauvre Pierre! dit Manette, pourquoi » ne le renvoies-tu pas en Savoie?

» —Dans quelque temps, j'espère, il y retournera avec moi, » dis-je, en regardant Manette qui se trouble et rougit. « —Avec » toi, André! tu veux donc y retourner » encore... — Oui, et pour ne plus m'en » éloigner. »

Manette soupire... je n'en dis pas davantage, mais j'ai mon projet. Je veux acquérir du talent en peinture avant de retourner en Savoie; je veux aussi que Pierre soit entièrement corrigé des défauts qu'il a contractés avec Rossignol. Alors, je partirai, mais j'emmènerai une compagne douce, aimable, qui fera le charme de ma vie. Grâce à la fortune que je possède encore, je pourrai acheter dans mon pays une jolie

propriété, y réunir tout ce qui embellit la solitude, m'y livrer à mon goût pour les arts, et y jouir de l'amour de Manette, car on pense bien que c'est elle qui doit être la compagne que je veux emmener.

Je ne lui ai pas encore parlé de tout cela; je ne lui ai point dit un mot d'amour; jamais non plus elle ne m'a avoué ce qui se passe dans son cœur. Mais a-t-on besoin de se dire cela?.. il me semble que nous nous entendons si bien maintenant. Je travaille avec assiduité, mais je ne suis pas un jour sans voir Manette, c'est près d'elle que je vais passer tous les momens que je ne donne pas à l'étude.

Souvent nous sommes seuls, souvent je passe des heures entières auprès d'elle. Pendant qu'elle travaille j'admire ses traits, ses grâces, l'expression aimable de sa physionomie, je m'étonne de ne point avoir admiré tout cela plus tôt; mais alors un autre amour remplissait mon cœur... celui-là m'a rendu long-temps malheureux! il était réservé à Manette de me faire connaître les douceurs de ce sentiment.

Plus le temps s'écoule, plus Manette paraît heureuse, ses inquiétudes se calment, elle ne voit plus dans mes yeux de tristes souvenirs ; jamais il ne m'échappe un mot sur les habitans de l'hôtel, jamais je ne passe devant cette maison, et, à Paris, on peut vivre et mourir sans rencontrer ceux qu'on ne cherche pas. Manette, heureuse de me voir chaque jour, ne demande rien de plus. Pierre a repris, avec ses crochets, le goût du travail et sa gaieté d'autrefois. Je suis content de mes progrès, et je vois arriver le moment où je pourrai réaliser mes projets.

Il y a dix mois que je suis revenu à Paris avec Manette, et que mon cœur s'est ouvert à un nouveau sentiment; ce temps a passé bien vîte; encore deux mois et je compte retourner en Savoie... mais une rencontre inattendue vient déranger tous mes plans.

En me rendant un jour chez Bernard, je passe près d'une femme qui m'arrête en poussant un cri de joie. C'est Lucile... sa vue me fait mal, car elle me rappelle en

une minute huit années de mon existence que je veux oublier. Mais je ne puis la fuir... elle me tient le bras.

« C'est vous, monsieur André, que je » suis contente de vous rencontrer! il y a si » long-temps que je ne vous ai vu... Vous » êtes engraissé, je crois... et moi, comment » me trouvez-vous? — Toujours la même... » — Oh! vous dites cela par galanterie, je » suis un peu maigrie... Mais que voulez-» vous! les peines des autres me touchent, » moi, je suis si sensible, et cela influe sur » ma santé...—Adieu, Lucile, je suis bien » aise de vous avoir vue; mais je ne puis » m'arrêter davantage... — Un moment » donc!.. Quand on a été si long-temps » sans se voir!.. J'ai mille choses à vous » dire... — Oh! je ne dois pas les enten-» dre... Il est des personnes que je veux » oublier... présentez mes respects à ma-» dame la comtesse, c'est tout ce que je dé-» sire... — Mon Dieu! est-ce qu'il faut se » quitter comme cela?.. Je pense bien que » maintenant vous êtes guéri de votre

» amour... et je n'ai pas envie de vous en
» parler !.. C'était une passion d'enfance...
» tout le monde en a eu comme cela, mais
» çà se passe en grandissant. Moi, à douze
» ans, je me rappelle que j'étais très-amou-
» reuse de mon cousin que j'appelais mon
» petit mari... Je croyais alors que çà du-
» rerait toujours... Ah ! ce pauvre garçon !
» je le trouve affreux, à présent.—Mais, Lu-
» cile, on m'attend... — Eh bien, monsieur
» André, vous ne pouvez pas me sacrifier
» un quart d'heure... à une ancienne amie...
» qui vous aime toujours autant!.. C'est un
» si grand hasard de vous rencontrer à
» présent que je demeure à une lieue de
» vous. — Comment, ne seriez-vous plus
» chez madame la comtesse ? — Si fait. —
» Est-ce qu'elle n'habite plus son hôtel ?—
» Son hôtel... Vous ne savez donc pas quelle
» n'en a plus!—Elle n'en a plus... que dites-
» vous, Lucile ! quoi, madame la comtesse...
» — Comment ! vous ignorez ce qui s'est
» passé.—Je ne sais rien, vous dis-je ; par-
» lez, Lucile, intruisez-moi... — Oh ! vrai-

» ment, il est arrivé tant d'événemens de-
» puis que je ne vous ai vu... Cette pauvre
» Adolphine... et sa mère, ma bonne maî-
» tresse... Voilà ce que c'est aussi, les parens
» ne se rappellent pas qu'ils ont été jeunes,
» ils marient leurs enfans contre leur gré,
» et puis çà va comme çà peut!..—De grâce,
» Lucile... — Écoutez; d'abord on a marié
» mademoiselle à son cousin... Vous savez
» cela; elle a pleuré cette pauvre petite,
» beaucoup pleuré, en secret, car elle crai-
» gnait de faire du chagrin à sa mère...
» Mais elle vous aimait, je l'ai bien vu, moi,
» et elle n'osait pas le dire, une demoiselle
» bien élevée veut toujours cacher cela;
» d'ailleurs madame lui avait répété si sou-
» vent que jamais vous ne pourriez être
» son époux... Mon Dieu! on aurait bien
» mieux fait cependant!... Vous l'auriez
» rendue heureuse, vous!..—Lucile, ce
» n'est pas cela que je vous demande... —
» Eh bien! vous saurez que huit jours
» après le mariage de sa fille, M. le comte
» est mort d'une indigestion de homards;

» jusque-là il n'y avait pas encore grand
» mal, cependant s'il fût mort plus tôt,
» peut-être le mariage n'aurait-il pas eu
» lieu, car c'est lui qui l'a voulu... Pen-
» dant quelque temps, M. le marquis parut
» assez assidu près de sa femme ; mais à
» peine deux mois s'étaient écoulés, que
» déjà il avait changé de manières. Sortant
» le matin, ne rentrant quelquefois que le
» lendemain, il abandonna entièrement sa
» jeune épouse ; mais celle-ci ne se plaignait
» point, et passait tout son temps près de
» sa mère. Madame la comtesse voulut faire
» quelques représentations à son neveu...
» Oh ! dès-lors ce fut bien pis, il répondit
» qu'il était le maître et qu'il le ferait
» voir !.. Hélas ! il ne l'a que trop fait voir.
» Jugez, mon cher André, du désespoir
» de ma bonne maîtresse, en apprenant
» que l'époux de sa fille jouait et se livrait
» à mille désordres. M. Thérigny avait eu
» l'art de cacher l'état de ses affaires à son
» oncle, ce qui ne lui avait pas été difficile,
» car M. de Francornard ne s'entendait

» qu'à ordonner un dîner. Bref, on a ap-
» pris qu'en se mariant il était déjà criblé
» de dettes; et que ses créanciers n'avaient
» attendu en silence, que dans l'espoir que
» son mariage avec sa cousine lui donnerait
» les moyens de se liquider. Mais avec un tel
» fou la fortune d'un Nabad n'aurait pas
» suffi; malheureusement ma maîtresse et
» sa fille n'entendent rien aux affaires d'in-
» térêt... Que vous dirai-je enfin!.. il y a
» deux mois que les créanciers sont venus
» saisir l'hôtel et tout ce qui était dedans.
» Ces dames n'ont eu que le temps de s'éloi-
» gner avec ce qu'elles avaient de plus pré-
» cieux; je les ai suivies... Madame ne le
» voulait pas, mais je n'ai point consenti à
» l'abandonner... quoique M. Champagne
» me fît encore des propositions... Mais fi!
» je n'ai pas voulu l'écouter; c'est un vo-
» leur, et je gage qu'il s'est entendu avec
» les créanciers. Enfin, nous avons été
» prendre un logement modeste, au fau-
» bourg Saint-Germain, et nous y atten-
» dons qu'il plaise à M. le marquis, qui a

» disparu depuis la saisie de l'hôtel, de vou-
» loir bien donner de ses nouvelles à sa
» femme. »

Je reste quelques minutes muet de saisissement. Ma bienfaitrice réduite à vivre obscurément... à se priver peut-être de mille douceurs, qui deviennent des nécessités pour les gens élevés dans l'opulence!.. Et sa fille... mademoiselle Adolphine... car je ne puis m'habituer à l'appeler madame, malheureuse, abandonnée par son mari, et forcée de cacher ses larmes à sa mère!.. Mon Dieu!.. qui aurait pu deviner de tels événemens?

Lucile me serre la main, elle me dit adieu et va s'éloigner. Je l'arrête à mon tour.
« Lucile, je désire vous revoir, lui dis-je.
» — Je ne quitte guère ces dames; cepen-
» dant pour vous, monsieur André, il n'y
» a rien que je ne fasse... — Oh! ce n'est
» pas de moi qu'il s'agit!.. Je veux... je ne
» sais encore... Mais il est impossible qu'elles
» restent ainsi...—Mon Dieu! comme vous
» paraissez agité!.. Vous êtes si bon, André,

» les nouvelles que je vous ai apprises vous
» ont affligé... J'aurais dû vous les taire,
» peut-être, mais je ne sais rien cacher,
» moi. — Ah! je bénis le hasard qui m'a
» fait vous rencontrer... que n'ai-je su plus
» tôt!.. mais je dois... Oui, Lucile, il faut
» que je vous voie, que je vous parle... —
» Si vous vouliez voir ces dames... tenez,
» voici leur adresse, ah! je suis sûre qu'elles
» seraient bien contentes de vous voir; on
» ne parle pas de vous, mais on y pense...
» Je le sais bien, moi.—Non, Lucile, je ne
» dois pas les voir... Mais venez chez moi,
» après-demain... Entendez-vous, après-de-
» main; surtout n'y manquez pas!..—Oh!
» soyez tranquille, est-ce que j'ai jamais
» manqué un rendez-vous?..—Adieu, Lu-
» cile... et surtout ne parlez pas de moi, ne
» dites pas que vous m'avez rencontré. —
» C'est entendu... adieu. »

Lucile s'est éloignée. Je ne suis pas encore revenu de ce qu'elle m'a appris. Déjà mon plan est arrêté; mais Manette m'attend... Lui dirai-je ce que je veux faire? Oui, Ma-

nette m'approuvera, j'en suis sûr, et je ne dois rien lui cacher.

Manette est seule; dès qu'elle m'aperçoit, mon agitation, mon trouble la frappent, elle court à moi : « — André, que t'est-il » arrivé? — Rien... à moi... — Comment!.. » André, tu me caches quelque chose, tu » as fait quelque rencontre... — Oui, j'ai » rencontré Lucile. — Et c'est cela qui vous » a ému à ce point!.. Elle vous aura parlé » de quelqu'un... que vous aimez encore. » — Manette, écoute-moi : Lucile m'a ap- » pris que ma bienfaitrice et sa fille ont » perdu toute leur fortune, par suite de » l'inconduite du marquis; qu'elles habi- » tent un petit logement au quatrième, » après avoir habité un hôtel; qu'elles n'ont » plus pour ressources que leurs bijoux... » leurs parures... — O mon Dieu!.. — Ma- » nette, tout ce que j'ai, je le tiens de » M. Dermilly; il fut aussi mon bienfaiteur; » mais il était l'ami le plus sincère de ma- » dame la comtesse! s'il vivait, ne penses-tu » pas qu'il donnerait tout pour rendre quel-

» que aisance à sa chère Caroline... — Oh!
» oui, sans doute. — Eh! bien, ce qu'il
» ferait, je dois le faire; je ne conserverai
» point de fortune, lorsque ma bienfaitrice
» n'en a plus; j'ai reçu des talens, de l'é-
» ducation, je puis travailler; mais elle,
» elle ne le peut pas, elle ne le doit pas,
» tant que j'existerai. Si j'ai quelque regret
» de cesser d'être riche, c'est parce que je
» ne pourrai plus offrir que ma main à celle
» que je voulais emmener en Savoie... Ma-
» nette... voudras-tu m'épouser... lorsque
» je n'aurai plus rien?.. — Que dit-il?...
» O mon Dieu... c'est donc moi... André,
» est-il vrai que tu veux m'épouser!.. Ah!
» répète-le moi encore! Je suis si heu-
» reuse... André, tu m'aimes donc?...—Si
» je t'aime, Manette, ne le savais-tu pas?..
» —Oui... sans doute... comme une sœur...
» mais c'est autrement que l'on doit aimer
» sa femme... — Rassure-toi, c'est de l'a-
» mour... oui, l'amour le plus tendre que
» je ressens pour toi; désormais je ne puis
» plus vivre sans Manette... — Méchant!..

» et tu ne le disais pas!.. Est-ce que tu n'a-
» vais pas aussi lu dans mon cœur?... Ah!
» jamais il n'a battu que pour toi. »

Je prends Manette dans mes bras, je la presse tendrement contre mon cœur, ses larmes coulent, mais celles-là sont de joie, de bonheur, et je ne cherche point à les retenir.

« Et ma bienfaitrice? » dis-je à Manette au bout d'un moment. — « O mon ami,
» il faut lui donner tout ce que tu possèdes...
» Vends bien vîte, vends tout!.. Il me sem-
» ble qu'en cessant d'être riche tu te rap-
» proches encore de moi. Tu n'as pas be-
» soin de fortune, tu as des talens, nous
» travaillerons... nous serons si heureux!..
» Mais madame la comtesse, si tu la laissais
» dans la gêne, ce serait de l'ingratitude,
» de l'égoïsme; ah! mon ami, il faut bien
» vîte te défaire de tes richesses. Tu vois
» bien qu'elles ne donnent pas toujours le
» bonheur; elles ont manqué de faire un
» mauvais sujet de ton frère, elles auraient
» pu aussi t'éloigner de moi!.. que je serai

» contente quand tu ne les auras plus. »

J'embrasse encore Manette ; je vais la quitter, lorsque son père revient ; Manette court à lui ; elle pleure et rit en même temps. Le bon porteur d'eau ne sait ce que tout cela signifie.

« Mon père! il m'aime, il m'épouse, il » me l'a dit... il n'en aime plus d'autre... je » serai sa femme... Vous le voulez bien, » n'est-ce pas ? ah ! dites donc que vous le » voulez bien... »

A ce discours de sa fille, Bernard répond : « Comment!..que diable as-tu à sauter ainsi?.. » Qui est-ce qui t'épouse comme çà tout » de suite?..—Mais c'est André, mon père... » est-ce que j'en aurais épousé un autre.

» —Oui, père Bernard, dis-je à mon tour, » c'est moi qui vous demande la main de » Manette, qui vous promets de l'aimer » toute ma vie ; mais je dois aussi vous dire » que je ne suis plus riche, et que je ne » possède plus la fortune que m'avait laissée » M. Dermilly. »

Je conte au bon Auvergnat tout ce que

j'ai appris, les malheurs arrivés à ma bienfaitrice et mes intentions à son égard. Quand j'ai achevé mon récit, Bernard, pour toute réponse, met la main de sa fille dans la mienne, et me serre dans ses bras. Brave homme!.. Combien de pères, en sachant que je ne possédais plus rien, m'auraient signifié de ne plus songer à leur fille!

Je vais courir chez mon notaire. Manette m'arrête sur l'escalier... Elle tremble, elle est embarrassée. « Qu'as-tu donc? lui dis-je. » — Tu vas... chez ton notaire... — Sans » doute. — Puis... quand il t'aura donné » ce que tu désires, tu iras... chez madame » la comtesse?.. — Non, c'est à Lucile que » je remettrai tout, en lui défendant bien » de faire connaître de qui elle tient cet » argent. De moi, madame la comtesse ne » voudrait rien recevoir, cela blesserait sa » fierté... Elle croirait peut-être devoir me » refuser. Mais elle ne se doute pas que c'est » d'André que lui vient ce secours!..—Oh! » tu as raison, André, c'est bien mieux » comme cela! Ainsi tu n'iras pas chez elle,

» n'est-ce pas?..—Non, Manette, je n'irai » pas. »

Manette recouvre sa tranquillité. Aimable fille! Je lis dans ton cœur : tu crains que la vue d'Adolphine ne me ramène à mes premiers sentimens; ne crains rien, Manette, quand l'amour est guéri par un autre amour, il ne renaît plus.

Je cours chez mon notaire, je lui apprends en deux mots que je veux réaliser tout ce que je possède, et qu'il m'en faut la valeur dans vingt-quatre heures, dussé-je perdre dans mes marchés : obliger promptement, c'est obliger deux fois. Mon notaire me regarde avec surprise; il pense sans doute que je vais encore plus vîte que Pierre, il veut m'adresser quelques observations; je ne les écoute point. Ce ne sont pas des avis que je demande, c'est de l'argent.

Enfin, j'ai promesse pour le lendemain. Le temps s'écoulera lentement d'ici là! mais j'oubliais que, n'étant plus riche, je ne dois plus garder un bel appartement;

cherchons-en un bien modeste. Une pièce pour coucher, une autre plus grande qui me servira d'atelier, c'est tout ce qu'il me faut ; car je ne veux pas retourner en Savoie avant d'avoir terminé les tableaux que j'ai commencés ; et c'est avec le prix que j'en retirerai que je veux épouser Manette, lui acheter un trousseau et retourner dans mon pays. Cette pensée me donnera plus d'ardeur à l'ouvrage ; puisse-t-elle augmenter mon talent !

J'ai trouvé le logement qu'il me faut, c'est près de chez Bernard, cela m'arrange parfaitement. Je retourne chez moi, je fais venir un tapissier, je vends tout ce qui ne m'est plus nécessaire dans mon nouveau domicile, puis je vais donner congé chez madame Roch et lui payer le terme qui sera vacant.

« Mais monsieur, cela ne se fait point » ainsi, » me dit la portière, « on donne » congé trois mois d'avance, mais l'on peut » demeurer jusqu'au quinze à midi. — Je » le sais, madame Roch, mais moi je veux » déménager après-demain, je vous paie le

» terme vacant, vous n'avez rien à dire.—
» C'est *incohérent*, monsieur, mais vous au-
» riez pu trouver à louer pour le demi-
» terme. »

Je laisse bavarder la portière et vais faire les préparatifs de mon déménagement. Ces soins me font passer le temps, car je suis trop agité pour pouvoir travailler.

Enfin le lendemain arrive ; il n'est pas encore l'heure d'aller chez le notaire, et avec ces gens de loi, il ne faut pas se présenter une heure d'avance. Allons chez Manette, là on ne trouvera pas que j'arrive trop tôt.

Je lui conte ce que j'ai fait depuis la veille. Elle est enchantée d'apprendre que je vais venir demeurer auprès d'elle. Chère Manette ! la certitude du bonheur l'embellit encore. Depuis hier il semble qu'elle jouisse d'une nouvelle existence ; dans ses yeux, dans sa voix, dans ses moindres actions, respire l'amour, qu'elle semble fière maintenant de laisser paraître.

L'heure d'aller chez le notaire est arrivée.

J'y cours, il me fait signer mille papiers; je signe tout ce qu'il veut, quoiqu'il m'engage encore à réfléchir. Enfin il me remet un porte-feuille renfermant quatre-vingt-quinze mille francs; c'est tout ce qui me revient d'une fortune que Pierre avait menée si grand train. Je prends le porte-feuille avec ivresse et comme si je venais de faire un marché d'or. Le notaire me prend pour un fou ou un libertin, mais que m'importe ce qu'il pense de moi! ma conscience ne me fait point de reproches, et voilà le principal.

Je retourne chez moi attendre Lucile; celle-là sera exacte, j'en suis certain. En effet, un quart d'heure avant l'instant convenu, j'entends frapper à ma porte et bientôt Lucile est près de moi.

« Qu'y a-t-il de nouveau chez madame la » comtesse? lui dis-je. — Rien, on ne reçoit » toujours aucune nouvelle du marquis. » Ma jeune maîtresse, qui craint que sa » mère ne manque de quelque chose, m'a » priée hier, en secret, de lui chercher de

» l'ouvrage ; madame m'a fait la même
» prière, en cachette de sa fille... Ah !
» monsieur André, si vous saviez quelle
» peine cela m'a fait ! — Rassurez-vous,
» Lucile, de long-temps, j'espère, elles
» n'auront besoin de recourir à de tels ex-
» pédiens. Tenez, prenez ce porte-feuille...
» mais, avant tout, jurez-moi de faire exac-
» tement ce que je vous dirai. — Oh ! je
» vous le jure ! vous savez bien que j'ai
» toujours fait tout ce que vous avez voulu.
» — Vous remettrez ce porte-feuille à ma-
» dame la comtesse, vous lui direz qu'il a
» été apporté chez elle par un homme qui
» est reparti sur-le-champ et sans se faire
» connaître. — Bon ! bon ! j'entends... et
» puis ensuite... — C'est tout, Lucile. —
» Et je ne parlerai pas de vous ? — Oh !
» non, gardez-vous en bien, c'est là surtout
» ce que je vous recommande. — Bon An-
» dré, je vous devine !... ce porte-feuille
» contient de l'argent... beaucoup d'argent
» peut-être, car vous êtes capable de vous
» priver de tout pour aider ma maîtresse.

» — Non, Lucile, non, j'ai encore plus de
» fortune qu'il ne m'en faut... et d'ailleurs,
» tout ce que j'ai n'appartient-il pas à ma
» bienfaitrice?— Et vouloir qu'elle ignore...
» — Lucile, si vous trahissez mon secret,
» je ne vous reparlerai de ma vie. — Eh !
» bien, monsieur, on le gardera, soyez
» tranquille. Oh ! je ne veux pas me fâcher
» avec vous... Ce cher André... ah ! s'il avait
» épousé mademoiselle !.. comme elle serait
» heureuse... elle ne pleurerait pas en ca-
» chette... ses yeux sont rouges le matin,
» que cela fait peine... Elle dit à sa mère
» que c'est qu'elle a la vue faible, mais je sais
» bien qu'en penser... — Lucile... tâchez
» qu'elle soit heureuse... et donnez-moi
» quelquefois des nouvelles de madame la
» comtesse; tenez, voici ma nouvelle adresse.
» Adieu, Lucile, allez vîte porter cela à
» ces dames. — Ah ! monsieur, il faut que
» je vous embrasse auparavant. »

Lucile m'embrasse et s'éloigne avec le porte-feuille. Je me sens plus heureux, plus content que je ne l'ai jamais été ;

bien différent de beaucoup de gens, ce que je perds en richesse, je le gagne en gaieté.

CHAPITRE VII.

Apprêts de noces. — Dernier tour de Rossignol.

Je suis établi dans mon petit logement ; il me semble que j'y suis mieux que dans le bel appartement que j'habitais, car je pense que ma bienfaitrice est désormais à l'abri de la misère, et l'idée que j'ai contribué à son bien-être, me fait trouver du charme dans les privations que je me suis imposées.

Je travaille avec ardeur aux deux tableaux que j'ai entrepris ; avec le prix que j'espère en avoir, j'épouserai Manette, je lui achèterai tout ce qui peut lui être nécessaire ; ce ne sont point des diamans, des cachemires, des dentelles, que je lui donnerai, mais Manette ne désire rien de tout cela ;

elle n'en a pas besoin pour être jolie, elle me plairait moins si elle en portait.

Lucile est revenue me voir : elle a pleuré en entrant dans mon nouveau logement, puis elle m'a sauté au cou, et m'a embrassé, en me donnant des éloges qui me semblent bien exagérés, car il ne m'a fallu aucun effort pour agir comme je l'ai fait. Madame la comtesse, en trouvant la somme que contenait le portefeuille, a adressé mille questions à Lucile ; mais celle-ci, ainsi que nous en étions convenus, s'est bornée à dire qu'un inconnu le lui avait remis et était reparti aussitôt. Ces dames ne doutent point que ce ne soit le marquis qui leur a envoyé cette somme. Tant mieux ! avec cette idée, Adolphine doit moins en vouloir à son mari, et il est si cruel de ne point pouvoir estimer celui dont on porte le nom. Cependant Lucile prétend qu'elle est toujours aussi triste. Mais elles ne manquent de rien et n'ont plus besoin de songer à travailler pour vivre. J'ai fait jurer de nouveau à Lucile qu'elle ne trahirait jamais mon secret, elle

en a fait le serment, tout en murmurant de ce que l'on attribuait au marquis ce que j'avais fait.

Pierre est aussi fort content que je ne sois plus riche. Il dit qu'il en travaille avec plus d'ardeur, et qu'il veut gagner pour me rendre ce qu'il a dépensé pendant mon absence. Pauvre Pierre, il est cent fois plus heureux depuis qu'il a repris ses crochets. Il a conservé sur l'œil gauche la marque du coup qu'il a reçu dans une orgie, et lorsqu'on lui propose d'aller au cabaret, Pierre porte la main à son œil et répond qu'il n'aime plus le vin.

Je passe toutes mes soirées près de Manette, nous faisons nos projets pour l'avenir. Chaque jour je découvre dans l'ame de cette aimable fille de nouvelles vertus, de précieuses qualités, point d'ambition, point de coquetterie; vivre et mourir près de moi, voilà son unique désir. Mais Bernard devient vieux, il ne peut plus travailler, nous l'emmènerons avec nous en Savoie; et là, près de ma mère, dans la jolie maison dont

je lui ai fait présent, nous coulerons des jours bien doux. L'espoir du bonheur est déjà le bonheur même ; cependant chaque soir Manette me demande si mes tableaux seront bientôt finis.

Au bout de six semaines j'ai enfin terminé mon ouvrage, mais il faut trouver un acquéreur ; lorsque j'avais un beau logement, lorsque je semblais tenir maison, j'étais entouré de gens qui m'accablaient de complimens, me demandaient comme une faveur de leur faire un tableau. Aujourd'hui, tous ces gens-là m'ont fui... j'ai fait la sottise de dire que je ne suis plus riche, que j'ai besoin du produit de mon travail pour vivre, et personne ne se présente, ne s'offre pour m'être utile ; j'aurais dû leur laisser croire que j'étais riche encore, que je ne travaillais que pour mon amusement, et déjà mes tableaux seraient vendus !.. mais c'est toujours à ses dépens que l'on apprend à connaître le monde.

Malgré moi, mon front se rembrunit, et Manette s'en aperçoit. « Mon ami, » me

dit-elle, « pourquoi te chagriner, et qu'a-
» vons-nous besoin d'argent? nous devons
» aller vivre près de ta mère, eh! bien, là,
» nous travaillerons, nous labourerons no-
» tre champ, mais nous serons heureux
» parce que nous n'aurons point d'ambi-
» tion. »

Aimable fille!.. oui je sens combien je serai heureux avec toi; mais l'épouser sans être certain que mon talent assurera son existence, sans pouvoir lui offrir ces présens si doux à recevoir quand c'est l'objet qu'on aime qui nous les donne. Ah!.. cela me fait une peine!.. et cependant tarder encore à épouser Manette, c'est bien cruel aussi. Chaque jour le père Bernard me dit : « A
» quand la noce, mes enfans?.. — Mais,
» c'est quand monsieur voudra, » répond Manette, en me lançant un regard qui va jusqu'à mon cœur; et moi je suis obligé de balbutier : « Bientôt... je l'espère... dès
» que j'aurai terminé quelques affaires. —
» Tâche donc de les terminer ben vîte,
» reprend le père Bernard, je deviens vieux

» mes enfans, et je voudrais pourtant en-
» core danser à la noce de ma fille. »

Je viens de rentrer chez moi, j'ai fait encore d'inutiles démarches pour trouver à vendre mes tableaux; je ne suis pas connu, on ne vient même pas les voir ; il semble, à entendre tous ces gens-là, que les grands maîtres, les hommes de génie n'ont jamais commencé !

On ouvre doucement ma porte : c'est Pierre qui entre chez moi. Il s'avance... il paraît embarrassé pour me parler.

« Que me veux-tu ? » lui dis-je en le voyant rester muet devant moi. « — Mon
» frère... je viens savoir si tu as vendu tes
» tableaux. — Hélas ! non... — Et tu ne
» te maries pas... parce que tu n'as pas d'ar-
» gent... — Je sais bien que ce ne serait
» pas un obstacle pour épouser Manette ;
» mais j'aurais voulu... j'aurais désiré...
» Enfin, il n'y faut plus penser. Rassure-toi
» Pierre, cela ne m'empêchera pas d'épou-
» ser celle que j'aime. — Mon frère... si tu
» voulais me permettre... — Quoi donc ?..

» — C'est que je n'ose pas... te dire... —
» Quoi, Pierre, tu es embarrassé avec
» moi ! — Ecoute : j'ai fait bien des sottises !
» et si tu avais maintenant tout l'argent que
» j'ai dissipé avec ce mauvais sujet de Ros-
» signol... Ah !... tu en aurais plus qu'il
» n'en faut pour t'établir au pays.—Pierre,
» ne revenons plus sur ce qui est passé ; tu
» es redevenu sage ; si tu penses encore à
» tes folies, que ce soit seulement pour avoir
» en horreur les êtres méprisables que tu
» fréquentais alors. — Oh ! sois tranquille,
» va ; Rossignol a voulu me reparler une
» seule fois... mais j'ai pris mon bâton, et
» la conversation a fini tout de suite. Enfin,
» André, depuis que je travaille de nou-
» veau... j'ai mis de côté... afin de tâcher
» de te rendre ce que je t'ai dépensé... —
» Que dis-tu, Pierre ? et ma fortune n'était-
» elle pas à toi, ne t'avais-je pas laissé le
» maître d'en disposer?... — Passe pour
» l'argent !.. Mais les meubles... les pendu-
» les... jusqu'à tes habits qui avaient dis-
» paru... mon frère ; depuis ce temps je n'ai

» pas encore pu amasser beaucoup, mais
» tiens, voilà ce que j'ai mis de côté... Il y a
» quatre-vingts francs dans ce petit sac... Ils
» sont à toi, André, et je serais bien heu-
» reux si cela pouvait t'aider à épouser
» Manette. »

En disant ces mots, mon frère a tiré un sac de sa poche, il me le présente d'une main tremblante. Pauvre Pierre! je le serre dans mes bras, mais je n'ai pas pris son sac, et tout en m'embrassant il me crie : « Prends
» donc, André! cet argent t'appartient, si
» tu me refuses je croirai que tu es encore
» fâché contre moi. »

Je fais tout ce que je puis pour qu'il reprenne ses épargnes, mais Pierre n'entend pas raison ; il faudra que je cède, lorsqu'on ouvre ma porte, et un monsieur d'un âge mûr et d'un extérieur simple mais aisé paraît devant nous.

A ses premiers mots je devine le sujet qui l'amène, et mon cœur palpite de plaisir et d'espoir. Il a entendu dire que j'avais deux tableaux de genre à vendre. Il désire les

voir. Je le fais passer dans mon atelier, et je lui montre mon ouvrage.

L'inconnu considère long-temps mes tableaux ; à quelques mots qui lui échappent, je vois qu'il est connaisseur en peinture. Je tremble... il me fait remarquer quelques défauts, quelques fautes de composition ; je sens qu'il a raison, et mes ouvrages me semblent maintenant détestables!..

Quelle est ma surprise, lorsque ce monsieur termine en me disant : « J'achète vos » tableaux, je vous donne douze cents » francs des deux. Cela vous convient-il? »

Il sort de sa poche la somme qu'il m'a offerte. Il la pose sur une table; je suis tellement ému, que je ne puis m'exprimer... J'ai possédé une jolie fortune, mais dans ce moment douze cents francs me semblent le Pactole ; car cet argent est le fruit de mon travail : l'or que l'on a eu de la peine à gagner, est bien plus doux à recevoir que celui que l'aveugle déesse jette au-devant de nous.

« Voici mon adresse, vous m'enverrez

» ces tableaux. » En disant ces mots, l'étranger me remet une carte et s'éloigne... Je veux le reconduire, il s'y oppose. Je jette les yeux sur l'adresse qu'il m'a laissée, et je lis un nom que j'ai entendu prononcer plusieurs fois comme celui d'un protecteur des arts, d'un amateur aussi riche qu'éclairé. Cet homme-là est millionnaire, et il est venu chez moi, seul, sans suite... et il m'a donné quelques avis avec cette politesse qui adoucit les critiques les plus sévères ; il est doux de voir que la fortune est quelquefois si bien placée.

Je prends Pierre par les deux maius, nous dansons autour de la table sur laquelle sont mes douze cents francs.

« Maintenant j'espère que tu remporte-
» ras ton petit sac, » dis-je à mon frère. —
» Non pas, il est à toi. — Pierre, je veux
» que tu gardes cet argent.— Et que veux-tu
» que j'en fasse? notre mère est heureuse
» maintenant et n'a plus besoin de rien...
» sans çà je le lui enverrais. — Garde-le, je
» te le demanderai, si j'en ai jamais besoin.

» — A la bonne heure. — Crois-tu d'ail-
» leurs que je veux te laisser commission-
» naire? Je vais épouser Manette, puis nous
» retournerons en Savoie. La maison de
» ma mère est assez grande pour nous loger
» tous. Certain maintenant que mon talent
» peut me procurer une existence honnête,
» je n'ai plus de vœux à former. Chère
» Manette!.. courons lui apprendre cette
» nouvelle... Pierre, tu vas porter les ta-
» bleaux chez ce monsieur... — Tout de
» suite. — Puis tu reviendras me trouver
» chez Bernard. »

Je couvre les tableaux, je les remets à Pierre et je cours chez Manette avec mon trésor dans ma poche.

Manette lit dans mes yeux ce que je vais lui annoncer; je mets les douze cents francs sur ses genoux en lui disant d'un air fier :
« C'est le produit de mon travail, c'est le
» fruit de mon talent. Ah! Manette, que
» je dois de reconnaissance à ceux qui m'ont
» donné de l'éducation, c'est la fortnne la
» plus sûre. Je puis t'épouser maintenant,

» je pourrai nourrir ma famille... Je sais
» bien que la maison de notre mère eût
» toujours été la nôtre, mais aurais-je été
» heureux, si je n'avais été bon à rien?.. et
» quand on a pris les manières du grand
» monde, on est bien gauche pour labourer
» la terre. Aujourd'hui, certain d'utiliser
» mon talent en peinture; je cultiverai
» cet art avec une nouvelle ardeur, et je
» trouverai près de toi la récompense de
» mes travaux. »

Manette partage mon ivresse; le père Bernard arrive : je cours dans ses bras. « Je
» vais être votre fils, lui dis-je; je l'étais
» depuis long-temps par mon cœur... mais
» enfin... bientôt... — Oui, mon père,
» oui, c'est décidé maintenant... André a
» vendu ses tableaux. »

Le bon Auvergnat nous regarde. Nous ne lui donnons pas le temps de répondre : nous faisons déjà nos plans, nos projets. Je brûle de réparer le temps perdu; je voudrais épouser Manette demain, ce soir même. Mais il y a des formalités à remplir;

heureusement que j'ai eu soin depuis longtemps de me faire envoyer de mon pays les papiers qui me sont indispensables. Dès demain je ferai les démarches nécessaires pour hâter l'instant de mon bonheur.

Manette ne peut plus parler; elle court à chaque instant se jeter dans le bras de son père; il semble qu'on devienne plus timide au moment d'être plus heureux; mais si ses baisers sont pour un autre, ses regards sont pour moi, et je comprends tout ce qu'ils me disent. Pierre vient partager notre bonheur. Il est entendu que le surlendemain de notre mariage nous partirons pour la Savoie; de cette manière nous n'avons pas besoin de monter notre ménage ici; Manette viendra passer les deux premiers jours de notre hymen dans mon petit logement. Il sera assez grand pour de nouveaux époux; le bonheur ne demande pas beaucoup de place.

Le lendemain de grand matin je suis en course pour hâter mon mariage, mais mon impatience ne peut triompher des forma-

lités d'usage... il faut attendre dix jours avant de devenir l'epoux de Manette. Ces dix jours-là me sembleront plus longs que les dix mois qui les ont précédés ; plus on approche du but, plus on a le désir de l'atteindre. Mais j'ai des emplettes à faire, et cela m'occupera. Je veux offrir une corbeille à Manette, elle sera bien modeste !... Je ne puis dépenser que cinq cents francs environ. Je garde le reste pour les frais de la noce et du voyage. Une fois près de ma mère, je reprends mes pinceaux; ils nous seront toujours suffisans parce que nous ne vivrons pas à Paris, et que nous ne sommes point possédés de la manie de briller.

Avec cinq cents francs, aujourd'hui, on n'a que la corbeille ou le sultan qui contient les présens de noce. Mais je ne veux point singer les grands, je n'ai d'ailleurs ni diamans, ni cachemires, ni parures de prix à offrir : un schal en bourre de soie, un autre plus simple, une robe de soie, quelques autres de fantaisie, un voile, des boucles d'oreille, et quelques bagues, voilà à peu

près en quoi consistent les présens que je vais offrir à Manette, mais jamais le sultan le plus magnifique ne causa un plaisir plus vif que ma modeste corbeille.

Manette déploie les présens, elle les contemple, et les fait admirer à son père; il faut que le bon Auvergnat vienne s'extasier devant chaque objet; à chaque chose nouvelle, on me regarde, on me serre les mains, et cela veut dire : ce ne sont pas les présens qui me causent tant de joie, c'est la main qui me les donne.

Parmi les bagues, il en est une fort simple dans laquelle le mot *fidélité* est tracé avec mes cheveux. Cette bague cause à Manette la plus douce ivresse. Elle ne voit plus que cela dans ma corbeille. Les schals, les robes, les étoffes, ne peuvent soutenir de comparaison avec cette bague chérie. Ah! Manette m'aime bien.

Nous sommes enfin à la veille du jour qui doit nous unir. La toilette de Manette est prête; l'aimable fille sera charmante, elle parera ses atours, autant qu'elle en

sera parée. Bernard s'est fait faire un habit neuf; Pierre, sans reprendre tout à-fait le costume élégant qu'il portait chez moi, mettra de côté la veste de commissionnaire. Étourdi que je suis! Bernard a quelques connaissances, Manette quelques jeunes amies, et je n'ai pas encore pensé à commander le repas de noce. Je cours faire mes invitations; nous ne serons qu'une vingtaine, mais il vaut mieux être peu et se connaître tous. Manette aime la danse, quelle jeune fille ne l'aime point! Eh! bien, nous danserons; nous aurons un seul violon, mais le plaisir vaut bien un orchestre. Manette m'a dit plusieurs fois : « Mon ami, ne fais point de dépenses inu- » tiles... point de noces... Nous n'avons pas » besoin de tout cela pour être heureux. »

Oui, je sais que nous pourrions rester entre nous ; mais je sais aussi que Manette sera bien contente que l'on soit témoin de son bonheur, et que le bon Bernard sera enchanté de danser à la noce de sa fille. D'ailleurs les bonnes gens disent : On ne

se marie pas tous les jours. Moi, je suis de l'avis des bonnes gens. Fêtons les époques heureuses de notre vie, elles ne sont jamais en trop grande quantité.

Mes courses sont terminées, il est sept heures du soir. Il ne me reste plus qu'à choisir le traiteur chez lequel nous nous rendrons. Je ne veux ni une guinguette, ni un salon doré; mais à Paris il y a des restaurans pour toutes les bourses et toutes les classes. Pierre arrive dans son beau costume me demander s'il est mis avec goût.

« Viens avec moi, lui dis-je; allons chez un » traiteur retenir un salon et commander » le repas. — Il y aura donc une noce!.. » mon frère?—Quelques amies de Manette, » de son père... nous danserons un peu... » Mais n'en dis rien ce soir, Pierre.—Non!.. » sois tranquille... Une noce! ah! quel » plaisir! »

Pierre danse déjà, je suis obligé de le retenir. Je me rappelle qu'autrefois, en revenant avec M. Dermilly de nous promener dans la campagne, nous allions dîner

près du pont d'Austerlitz, chez un traiteur de modeste apparence, où nous étions fort bien. C'est un quartier un peu désert, mais les badauds ne s'amasseront point à la porte pour voir entrer la mariée, et cela me convient. Je me rends avec Pierre chez ce traiteur.

Nous arrivons : une demande comme la mienne est toujours bien accueillie ; je choisis le salon que je veux, j'ai la certitude qu'aucune figure étrangère ne s'y montrera. L'hôte est raisonnable dans ses prix. Tout est bientôt convenu entre nous. Nous allons partir ; en nous reconduisant l'hôte nous prie d'entrer dans son jardin pour en admirer les agrémens.

En passant devant la fenêtre d'un pavillon, nous entendons un grand bruit ; on se dispute, et une voix bien connue de Pierre et de moi, fait entendre ces mots : « Vous ne pouvez pas m'empêcher de me » promener dans votre jardin, ma petite » mère, le grand air me rendra mes cou- » leurs!.. *Sur la verdure, Héloïse a fait mon*

» *bonheur !..* — Il n'est pas question de
» chanter, monsieur, dit la femme de notre
» hôte, il faut payer et vous en aller. —
» Soyez donc *conséquente,* belle *Niobé,* vous
» voulez que je m'en aille, et vous ne vou-
» lez pas que je sorte... il y a confusion
» dans votre raisonnement.

» — C'est Rossignol, » me dit tout bas Pierre. Oui, sans doute c'est lui, je l'ai reconnu. « D'où provient donc cette querelle? » dis-je au traiteur.

« Ah ! monsieur !.. c'est le diable qui a
» envoyé ici un mauvais sujet dont nous ne
» pouvons plus nous débarrasser... il y a
» huit jours qu'il est chez nous. Il s'est pré-
» senté un soir, d'un air mielleux, en de-
» mandant à souper. On l'a servi ; comme
» il avait prolongé son souper fort tard, il
» nous a demandé ensuite à coucher dans
» la chambre où on l'avait servi, disant
» qu'il avait donné rendez-vous chez nous
» à son homme d'affaires, et qu'il désirait
» l'y attendre. Quoique ce ne soit pas notre
» usage, nous avons consenti à le loger. Le

» lendemain, il s'est fait servir splendide-
» ment et il est encore resté ; enfin, il y a
» huit jours que cela dure... il prétend
» qu'il attend son homme d'affaires pour
» me payer. Mais je n'ai pas envie de l'hé-
» berger ainsi toute l'année. Il a eu le front
» de me proposer de poser et de me donner
» sa statue en paiement... que ferais-je de
» l'image d'un drôle comme cela?.. Il faut
» qu'il paie et qu'il parte. Je ne veux pas
» qu'il soit encore ici demain pour votre
» noce!.. il a l'impudence de vouloir lier
» connaissance avec toutes les personnes
» qui viennent chez moi, et il étourdit tout
» le monde de ses refrains qui n'en finissent
» pas. Mais j'ai envoyé chercher M. le com-
» missaire, et en attendant j'ai recommandé
» à ma femme de veiller sur ce fripon, que
» j'ai surpris hier montant sur un pan de
» mur, pour faire *Adonis,* à ce qu'il disait.
» Ah! drôle, je te ferai faire *Adonis* en
» prison!.. C'est qu'il m'aurait mangé tous
» les jours un poulet, si je l'avais laissé
» faire.

» — Allons-nous-en, mon frère, » me dit tout bas Pierre, qui ne se soucie point d'être vu par son ancien ami. Je vais céder au désir de mon frère ; nous allons partir... mais il n'est plus temps : un homme se jette de la fenêtre d'un entresol dans le jardin, et se relève en faisant l'Amour. Il se trouve positivement devant nous et pousse un cri de surprise en nous apercevant.

« O divinité des artistes!.. voilà de tes » bienfaits, » dit Rossignol en s'avançant vers nous, « deux amis que je retrouve » et qui vont payer pour moi!... Monsieur » le traiteur, ma carte, vivement! Voilà » *Castor* et *Pollux*... des amis intimes, qui » ne laisseront pas un artiste dans l'em- » barras. »

Pierre est rouge de colère; je ne reviens pas de l'impudence de ce drôle, et l'hôte nous regarde avec étonnement, en balbutiant : « Comment, messieurs, vous êtes amis » de ce mauvais sujet?

» — Mauvais sujet!.. s'écrie Rossignol, » qui t'a permis de m'appeler ainsi? mé- » chant rôtisseur de chats! »

Ces mots rendent le traiteur furieux. « Calmez-vous, Jupin, dit Rossignol, on va » vous payer, mais on ne reviendra pas » chez vous!.. vos poulets sentent un peu » trop le chénevis. Allons, mon petit Pierre, » quelques écus pour ton ancien compagnon » de plaisirs. »

Pierre est muet de honte. Je passe entre lui et Rossignol, qui a l'audace de vouloir me serrer la main. « Si vous n'aviez fait que » m'escroquer mon argent, lui dis-je, je » pourrais encore l'oublier ; mais vous avez » cherché à rendre mon frère aussi méprisable, aussi vil que vous, et vous osez » nous nommer vos amis! ce mot, dans votre » bouche, est le dernier des outrages. Estimez-vous heureux si je ne me joins pas » à monsieur pour vous faire punir.

» — C'est çà !.. de la morale aux amis, » quand ils sont dans le malheur ; eh bien ! » mes petits ramoneurs, on se passera de » vous, et on n'avalera pas de la suie pour » çà. »

Comme Rossignol achevait ces paroles,

l'hôtesse, qui était allée chercher la garde, au moment où son hôte s'était précipité de l'entresol, paraît à l'entrée du jardin suivie d'un caporal et de quatre fusiliers, tandis que, par une autre porte, le commissaire arrive, conduit par un garçon traiteur. A la vue des soldats, Rossignol fronce le sourcil, et je l'entends murmurer : « Non, sa-
» crebleu ! le premier torse antique n'ira
» pas moisir dans une prison.

» — Voilà le coupable! » dit l'hôtesse au commissaire en désignant Rossignol, qui s'avance vers l'homme de justice, s'arrêtant à chaque pas pour lui faire un salut jusqu'à terre, en sorte que le commissaire ne peut jamais parvenir à voir sa figure.

« Pas tant de politesses, monsieur, et ré-
» pondez, » dit l'homme de paix, tandis que Rossignol fourre ses doigts dans une vieille tabatière que le caporal vient d'entrouvrir. « Vous ne voulez pas sortir
» d'ici, monsieur? — C'est faux, monsieur
» le commissaire ! je ne demande au con-
» traire qu'à m'en aller. — Mais, vous ne

» voulez pas payer, monsieur! — Je n'ai pas
» dit un mot de cela, monsieur le commis-
» saire, et bien loin de là, mon intention a
» toujours été de donner un joli pour-boire
» au garçon. — Alors, monsieur, payez
» donc votre compte et que cela finisse. —
» Ah! un moment, monsieur le commis-
» saire, je ne dis pas que je puis payer à
» présent, j'attends mon homme d'affaires,
» il n'arrive pas, est-ce ma faute? En atten-
» dant, je suis modèle; si par hasard ma-
» dame votre épouse était enceinte, mon-
» sieur le commissaire, et qu'elle voulût
» considérer un bel homme, je suis à votre
» service.

» — Caporal, emmenez ce drôle, on l'en-
» verra ce soir à la Préfecture, » dit le commissaire en s'éloignant de Rossignol, qui chante entre ses dents : « *Va-t-en voir* » *s'ils viennent, Jean !..* »

Le caporal s'avance avec ses hommes, Rossignol va lui-même au-devant d'eux, en disant : « Je me rends à discrétion, mes
» anciens, bien persuadé que mon inno-

» cence sera reconnue comme celle de la » chaste Suzanne, je ne demande pas mieux » que de vous suivre. »

Les soldats ne serrent pas de trop près un homme qui paraît fort disposé à les suivre. Rossignol passe au milieu d'eux. Sorti du jardin, il s'arrête, fouille dans ses poches et s'écrie : « J'ai oublié mon mou- » choir... Je ne veux pas leur en faire cadeau. » — Je vais vous l'avoir, » dit le caporal en faisant signe aux soldats de s'arrêter et retournant sur ses pas. Par un mouvement naturel, les soldats se sont retournés vers la maison du traiteur; c'est ce que Rossignol attendait. Aussitôt il prend sa course et gagne le pont d'Austerlitz. L'invalide lui demande un sou, il lui répond par un coup de poing qui le renverse et continue de se sauver. Cependant les soldats se sont retournés, le caporal est revenu, on court après Rossignol en criant : « Arrêtez ! » celui-ci approche de l'autre bout du pont et compte franchir la barrière, mais déjà les cris de l'invalide et du caporal ont été

entendus : la barrière est gardée, la foule est amassée et il n'y a pas moyen de sauter par-dessus tout ce monde-là. Rossignol revient sur ses pas... Il est cerné de chaque côté : déjà le caporal et l'invalide s'approchent d'un air triomphant en s'écriant : « Nous le tenons ! — Prenez garde de le » perdre ! » leur répond Rossignol, et au moment où le caporal va l'atteindre, il monte sur le parapet et se précipite dans la rivière en chantant : « *Moi, je pense comme* » *Grégoire, j'aime mieux boire.* »

Les soldats sont restés stupéfaits. La foule se porte sur les deux rives; on cherche des bateaux, mais la rivière est très-forte et le courant entraîne le beau modèle jusqu'aux filets de Saint-Cloud.

Ce spectacle a vivement frappé Pierre ; je me hâte de l'emmener en lui disant : « Voilà, mon ami, quelle est souvent la fin » de ces hommes qui n'ont ni honneur, ni » mœurs, ni probité. »

CHAPITRE VII.

Peine et plaisir.

Nous revenons près de Manette, dont je ne puis plus être une heure éloigné; c'est toujours ainsi au moment de s'enchaîner pour jamais... et l'on dit qu'ensuite... Mais nous ne changerons pas Manette et moi : nous ne sommes pas de Paris.

On a mille choses à se dire la veille de ses noces. Les projets pour l'avenir viennent en foule à l'approche de ce moment qui décide du sort de notre vie. C'est vers la Savoie que se tournent nos regards, nos espérances ; c'est là que nous comptons trouver le bonheur et assurer celui de ma mère, qui n'aura plus de vœux à former lorsque nous serons auprès d'elle.

Au milieu de nos doux projets, Pierre nous interrompt en disant à Manette : « Ma » chère sœur, je vous retiens pour la pre- » mière contredanse. — Comment!.. est-ce » que nous danserons? » dit Manette en me regardant avec surprise.

Et moi qui voulais la surprendre! ce nigaud de Pierre ne sait pas garder un secret. Fâché de ce qu'il a dit, il me regarde, sourit, puis fait la moue. Et Manette, témoin de son embarras, me dit avec cette voix que j'aime tant : « Quoi, mon ami, » tu as des secrets pour moi!.. »

Allons, je vois bien qu'il faut tout lui dire, puisque Pierre lui a donné des soupçons. Je conte ce que j'ai fait, ce que j'ai arrangé pour le lendemain. Manette me presse tendrement les mains en me disant à demi-voix : « C'est pour moi que tu as » fait tout cela, cher André; car tu n'aimes » pas beaucoup les réunions, les danses ; » que tu es bon! que je suis heureuse! »

Et Bernard s'écrie en frappant dans ses mains : « Une noce! tant mieux! c'est gai

» çà!.. Vous verrez, mes enfans, que je suis
» encore solide à la danse!.. je vous tiendrai
» tête.

» — Et moi donc! » dit Pierre, en sautant dans la chambre, « je ne veux pas être
» une minute en repos... Je vas m'exercer
» toute la nuit!. »

Notre joie est plus calme, Manette et moi : nous puisons dans nos mutuels regards une partie du bonheur que nous nous promettons... et ce n'est pas à la danse que nous pensons.

La soirée s'est prolongée. J'emmène Pierre qui couchera cette nuit chez moi. Je dis adieu à Manette : nous répétons plusieurs fois : *à demain !* Car dans ce mot tout est compris : bonheur, amour, avenir... ce n'est que de demain que datera notre existence.

Mon portier me remet une lettre, je reconnais l'écriture de Lucile; sans doute elle me donne des nouvelles de ces dames, dont depuis quelque temps je n'ai pas entendu parler. Je mets la lettre dans ma poche et

je monte chez moi, en continuant de causer avec mon frère. Je l'entretiens de Manette, et l'on n'en finit point quand on parle de ce qu'on aime. Pierre tout en m'écoutant commence à baîller... il n'est pas amoureux.

Je me rappelle cependant la lettre qu'on m'a remise. Je la prends et je l'ouvre pendant que mon frère se dispose à se coucher. Les premiers mots m'ont frappé... J'oublie le bonheur du lendemain, je me rapproche de la lumière et je lis en frémissant ce qui suit :

« Mon cher André, je vais briser votre » cœur en vous apprenant les nouveaux » malheurs qui accablent mes chères maî- » tresses ; mais à qui m'adresserais-je, si ce » n'est à vous, le seul ami qui leur soit » resté?... Je ne sais où j'en suis... pardon- » nez-moi, André, le peu de liaison de mes » idées... J'ai tant de chagrin... Écoutez, » mon ami. Grâce à votre généreux secours, » ces dames vivaient dans une modeste ai- » sance. Persuadées que c'était M. Théri-

» gny qui leur avait envoyé cette somme,
» elles pensaient que, revenu à des senti-
» mens plus nobles, il ne les abandonnerait
» plus seules ; je savais la vérité, mais vous
» m'aviez défendu de la dire et j'obéissais.
» Il y a trois jours que M. Thérigny est
» arrivé chez ces dames, dans un désordre
» qui n'annonçait pas qu'il fût plus raison-
» nable. Il a paru surpris de les trouver à
» leur aise. Il allait les questionner, lorsque
» ces dames l'ont remercié pour la somme
» qu'elles croyaient avoir reçue de lui.
» M. Thérigny, surpris d'abord, s'est remis
» et a reçu leurs remerciemens ; la langue
» me démangeait en voyant qu'il ne se
» déclarait pas étranger à l'envoi de l'ar-
» gent. Mais je me rappelai ma promesse...
» je me tus. Après s'être fait donner les
» clefs de tout, M. Thérigny sortit le soir.
» Mais jugez de la douleur de ces dames,
» lorsqu'au lieu de revenir, il leur envoya
» une lettre, dans laquelle il leur tient les
» propos les plus odieux, accusant sa femme
» d'entretenir avec vous une liaison crimi-

» nelle, prétendant qu'elle n'avait feint de
» croire que ce fut lui qui avait envoyé
» l'argent, que pour mieux cacher ses in-
» trigues avec vous. Enfin, le monstre leur
» a tout pris, tout emporté, argent, bijoux,
» il ne leur a rien laissé. Je ne puis vous
» peindre la douleur de madame la com-
» tesse; c'est moins le regret de se voir dans
» la misère, que le chagrin d'entendre
» accuser sa fille. Quant à ma jeune maî-
» tresse, déjà souffrante, la conduite hor-
» rible de son époux n'a fait qu'aggraver
» son mal. On m'a questionnée de nouveau,
» il a bien fallu que je dise la vérité. Elles
» vous ont béni. Ma jeune maîtresse pleu-
» rait en répétant à chaque instant : Pauvre
» André!.. cela ne m'étonne pas. Madame
» la comtesse a paru bien vivement affectée,
» puis elle m'a dit : Lucile... je voudrais
» voir André... Je voudrais le remercier
» de ce qu'il a fait pour nous... Voilà, mon
» ami, où nous en sommes. Ah! venez par
» votre présence apporter quelques conso-
» lations à mes pauvres maîtresses... André,

» vous ne les abandonnerez pas à leur
» douleur. »

Les abandonner ! me dis-je en finissant cette lecture qui a bouleversé tous mes sens; ah! jamais!.. jamais!.. elles n'ont plus que moi... mais un véritable ami vaut mieux que cette foule de gens aimables qui vous entourent dans la prospérité et s'éloignent quand vous n'avez plus un visage riant à leur offrir !

Déjà ma pensée embrasse l'avenir. Je vois la situation affreuse de madame la comtesse; sa fille est souffrante, et c'est dans ce moment que tout leur manque, c'est alors qu'elles se voient privées de toutes ressources... ah! tant que j'existerai je ne veux point qu'elles connaissent la misère.

Pierre est sur le point de se coucher, je l'arrête : « Il faut te rhabiller, » lui dis-je,
« dépêche-toi, mon frère, je veux t'envoyer
» quelque part...—Quoi! si tard?—Il ne faut
» pas perdre de temps ; tu vas te rendre
» chez le traiteur où nous sommes allés
» tantôt.—Oui, où se fera la noce... je vois

» ce que c'est, tu as oublié de commander
» quelque chose.—Non, Pierre, ce n'est pas
» cela. Tu décommanderas au contraire;
» plus de noce, plus de repas... de bal... il
» ne nous faut plus rien. »

Pierre me regarde en ouvrant de grands yeux : « Ah ! mon Dieu, mon frère...
» qu'est-ce que tu dis donc là?... plus de
» noce... — Non, Pierre, cela ne se peut
» plus... — Mais Manette et son père qui
» s'attendent à danser? — Manette et Ber-
» nard m'approuveront.—Tout ce monde
» que tu as invité? — Chacun retournera
» dîner chez soi. — Et ce traiteur qui fait
» le repas? — Il est encore temps de l'en
» empêcher, et c'est pour cela que tu vas
» y courir. Mon Dieu! c'est donc c'te mal-
» heureuse lettre qui est cause de tout
» cela!.. — Oui, Pierre, plus tard je te la
» lirai. — Quel guignon!.. pas de noce...
» mais André, est-ce ben décidé? — Ab-
» solument... va, cours, ne perds pas de
» temps. »

Pierre a l'habitude de m'obéir, et mal-

gré son chagrin, il sort en portant son mouchoir sur ses yeux. Pendant son absence je calcule ce que je puis faire. Ah! je ne crains pas d'être blâmé par Manette, son cœur pense comme le mien. Mais madame la comtesse voudra-t-elle encore accepter?... elle me refuserait, j'en suis certain, si elle devinait les privations que je m'impose ; je lui cacherai avec soin ma situation ; je me dirai riche, bien riche, afin que mes secours lui soient moins pénibles.

Pierre revient; il a les yeux rouges... mon pauvre frère a pleuré. « Eh! bien, le trai-
» teur? lui dis-je. — Eh! ben... dame... il
» ne fera rien du tout ; mais il a dit que tu
» étais une girouette, et que çà ne valait
» rien pour se marier. »

Je m'embarrasse fort peu de l'opinion du traiteur. Pour consoler Pierre je lui lis la lettre de Lucile, et je lui dis : « Cet argent
» que nous aurions employé à nous divertir
» servira à calmer quelque temps les in-
» quiétudes de ma bienfaitrice ; eh bien!
» Pierre, me blâmes-tu encore d'avoir dé-

» commandé la noce?—Non... non... tu as
» bien fait, » dit Pierre, en poussant un
gros soupir. « Quoique çà, c'est bien dom-
» mage de ne point danser. »

Au point du jour, je me rends chez Bernard. On ne m'attendait pas si tôt, mais on est levé, car on n'a point dormi. On me reçoit en souriant : le bonheur que lui promet ce jour se peint déjà dans tous les traits de Manette. Je ne sais comment lui annoncer la nouvelle... Elle me voit embarrassé, elle me questionne. Je lui donne à lire la lettre que j'ai reçue de Lucile.

Bonne Manette! en lisant, ses traits expriment toute la part qu'elle prend aux infortunes de ma bienfaitrice. A peine elle a fini de lire et elle court à moi en s'écriant :
« Mon ami, plus de noce, plus de bal...
» Elles sont malheureuses... elles ont besoin
» de tes secours, ah! tous les plaisirs que
» nous aurions goûtés ne valent pas celui
» que tu éprouveras à leur être utile. —
» Chère Manette!.. j'avais déjà agi en con-
» séquence... et je n'osais te l'apprendre.—

» — Tu n'osais... — Je craignais de te con-
» trarier. — Ah! mon ami, mon cœur n'est-
» il pas de moitié dans tout ce que tu fais?
» Ta main, ton amour, je suis si heu-
» reuse! que me faut-il de plus?.. Car cet
» événement n'empêchera pas notre ma-
» riage, n'est-ce pas, mon ami? — Non sans
» doute; aujourd'hui même tu seras à
» moi... Nous serons heureux, j'ai la certi-
» tude que mon talent suffira à nos besoins...
» Mais, tant qu'elles seront dans la peine,
» nous ne pourrons aller en Savoie. Si je
» m'éloigne, si je les laisse seules ici, qui
» veillera sur elles... qui connaîtra leur si-
» tuation? — Nous resterons, mon ami; ton
» logement nous suffira... J'ai de l'ordre,
» de l'économie, je puis travailler aussi,
» moi, j'ai été élevée à cela... Tu verras,
» André, que le bonheur peut tenir lieu
» de richesse. »

Chère Manette! quelle ame! quels sentimens!.. « Tu ne peux encore aller chez ces
» dames, il est trop matin, » me dit-elle,
« reste ici, déjeûne avec nous, je vais tout

» préparer... Ensuite tu iras les voir... puis
» tu reviendras... C'est pour deux heures,
» André, tu ne l'oublieras pas!.. »

Comment pourrais-je l'oublier ! lorsqu'à chaque instant elle me force à l'aimer davantage, lorsque c'est un ange que je vais posséder.

Manette nous prépare notre déjeûner, puis sort pour quelques emplettes indispensables, nous dit-elle ; je reste avec Bernard, le bon porteur d'eau ne songe plus à la noce, « Nous danserons entre nous, me dit-
» il, nous n'en serons pas moins gais. » Brave Auvergnat !.. il n'hésite jamais quand il s'agit de rendre service. « Tu ne fais que
» ton devoir, dit-il, en te montrant recon-
» naisant envers ta bienfaitrice ». Pourquoi des ames si nobles sont-elle souvent reléguées sous les toits?

Manette tarde bien à rentrer ; le temps s'écoule... Je pourrais maintenant me rendre chez ces dames ; mais je ne veux pas sortir avant que Manette ne soit de retour. Elle revient enfin, rouge, respirant à peine,

mais plus jolie encore par le bonheur, le contentement, qui se peignent dans ses traits. Je ne lui demande pas d'où elle vient, les regards qu'elle attache sur moi ne laisseront jamais pénétrer dans mon cœur un soupçon jaloux. Je me lève, je l'embrasse, je vais m'éloigner en lui disant : « A deux » heures... je serai ici. »

Elle me suit sur l'escalier, elle tire la porte sur nous, puis, d'un air timide, met plusieurs pièces d'or dans ma main, en me disant : « Tiens, mon ami, joins cela à ce » que tu devais dépenser pour la noce... » au moins la somme sera plus forte. — » D'où te vient cet argent, Manette?.. — » Mon ami... c'est... ah ! tu ne me gronderas » pas, j'en suis sûre... mais tous ces cadeaux » que tu m'avais faits ne m'étaient point » nécessaires... Je n'ai besoin ni de grands » schals, ni de robes de soie... Tu m'as dit » que je te plairais bien sans cela... Mon » ami, j'ai tout reporté, excepté une seule » robe bien simple que j'ai passé la nuit à » me faire... et cette bague... où il y a de

» tes cheveux et ce mot si doux... *fidélité*...
» Ah ! tu me pardonneras, n'est-ce pas,
» André, d'avoir disposé de tout cela sans
» ta permission ? »

Lui pardonner !.. je ne trouve pas d'expressions pour lui peindre ce que j'éprouve, je la serre contre mon cœur, je l'embrasse mille fois. « Assez, assez, » me dit l'aimable fille en rougissant, « ou tu croirais, André, » que c'est par intérêt que j'ai agi ainsi... » Enfin je me suis arraché de ses bras et je cours chez madame la comtese.

Je fais le chemin en peu de temps ; d'abord le souvenir de Manette m'occupe entièrement, mais arrivé devant la maison où demeure maintenant ma bienfaitrice, je me sens craintif, embarrassé. Ah! il est plus difficile qu'on ne croit de faire le bien, surtout lorsqu'on veut ménager la délicatesse de ceux que l'on oblige ; et puis je vais revoir Adolphine!.. Adolphine que je n'ai pas vue depuis qu'elle est mariée. Je ne suis plus amoureux d'elle, non, mon cœur est tout entier à Manette... et cependant je

tremble, je suis inquiet, oppressé. Rappelons mon courage, songeons qu'Adolphine n'est plus pour moi qu'une amie, que la fille de ma bienfaitrice... Jamais rien dans ma conduite ne lui rappellera que j'ai osé l'adorer. De son côté, elle ne voit, elle n'a jamais vu en moi qu'un frère, que le compagnon de son enfance... elle ne m'a jamais aimé que d'amitié, j'en suis bien persuadé maintenant ; éloignons donc toute idée du passé, elles seraient offensantes pour tous deux.

La maison est de modeste apparence ; c'est au quatrième, m'a dit Lucile. Au quatrième !.. elles qui habitaient un hôtel, qui avaient dix domestiques à leurs ordres... Ces changemens se voient de tous temps, je le sais, mais ils n'en sont pas moins pénibles à supporter ; et la philosophie, si facile en paroles, est souvent bien triste à mettre en pratique.

Je monte en tremblant, à chaque marche qui me rapproche du terme de ma course, je sens mon courage m'abandon-

ner. Arrivé devant la porte, j'ai besoin de m'arrêter quelque temps. La pensée de leur malheur, du motif de ma visite, m'oppresse tellement que je respire à peine... Je voudrais voir Lucile la première... enfin j'ai frappé.

C'est Lucile qui m'ouvre ; elle pousse un cri de joie. « Ah ! que ces dames seront » contentes de vous voir ! » dit-elle, « je » cours les avertir. — Un instant, Lucile, » promettez-moi d'abord que vous ne dé- » mentirez jamais ce que je dirai...—Oui, » André, oui, je vous le promets. — Je dé- » sire que madame me croie riche... à mon » aise du moins... Je le suis en effet, les » tableaux que j'ai vendus m'ont procuré » plus que je n'espérais et ceux que je ferai... » — Qu'avez-vous besoin de me dire tout » cela, André? je devine votre motif, je lis » dans votre ame !.. Croyez que je vous se- » conderai de tout mon pouvoir. »

Nous entrons ; l'appartement est meublé avec simplicité, mais du moins rien n'y annonce encore la misère. « Ma jeune maîtresse

» n'est pas levée, me dit Lucile ; depuis
» quelque temps elle est souffrante, madame
» est auprès d'elle, je vais l'avertir, attendez
» ici, André. »

Je reste seul, dans une petite pièce qui fait salon. Tout ce que je vois oppresse mon ame. Je me rappelle l'opulence de l'hôtel et je fais de tristes comparaisons. Mais on vient... la porte s'ouvre... mon cœur bat vivement... C'est ma bienfaitrice, je l'ai aperçue... elle m'ouvre les bras. « André...
» mon cher André, » me dit-elle d'une voix que l'émotion éteint... Je cours vers elle, je tombe à ses pieds, je prends ses mains, je les baigne de larmes... « A mes pieds,
» s'écrie-t-elle, lorsque ta place est sur
» mon cœur... » Mais j'ai besoin de me prosterner quelque temps devant son infortune.

Le premier moment est passé, je suis assis près de madame la comtesse, elle me regarde avec attendrissement. « Tu connais nos
» malheurs, me dit-elle, et moi je sais tout
» ce que tu as fait pour nous... Je sais avec

» quelle noblesse tu t'es conduit. — Ah !
» madame, de grâce...—André, laisse-moi
» épancher mon cœur... La reconnaissance
» n'est un poids que pour les ames ingrates,
» et je suis fière de tes bienfaits. Mais,
» mon ami, l'envoi considérable que tu nous
» avais fait a dû te réduire au plus strict
» nécessaire.—Non, madame, non, je suis
» riche encore. Grâce à vous, je possède
» des talens ; mes essais en peinture ont
» réussi bien mieux que je ne l'espérais ;
» mes pinceaux me fournissent des res-
» sources faciles... Ah! madame, vous m'a-
» vez appelé quelquefois du doux nom de
» fils, permettez que je m'en rende digne ;
» c'est à vous que je dois ce que je suis,
» laissez-moi désormais le soin de veiller sur
» votre sort, ne formez plus aucune inquié-
» tude pour l'avenir ; j'ai bien plus qu'il ne
» m'en faut pour moi. Je serai si heureux
» de vous prouver mon attachement, ma
» reconnaissance... — André, n'as-tu pas
» déjà fait assez pour nous?.. Non, mon
» ami, je ne puis accepter davantage ; l'âge

» n'a point encore affaibli mes forces, je
» travaillerai ; mon Adolphine recouvrera
» la santé et peut-être le destin se lassera
» de nous être contraire.—Vous, travailler
» pour vivre !.. non, je ne le souffrirai pas.
» Je vous le répète, je suis riche encore...
» Ah ! madame, ne me refusez pas ou je
» croirai que vous m'avez retiré votre ami-
» tié. »

Je suis de nouveau aux genoux de ma bienfaitrice ; je ne veux point les quitter qu'elle ne m'ait promis de céder à mes vœux. Ses larmes coulent, elle me donne sa main :
« André, me dit-elle, tu veux me prouver
» que tu étais digne d'être mon fils... et que
» j'aurais dû... »

Je ne lui permets point d'achever. Quelqu'un vient, c'est Adolphine.... Grand Dieu! quel changement dans toute sa personne. Elle est toujours belle, mais la souffrance, le chagrin, se peignent jusque dans son sourire. A ma vue une vive rougeur couvre son visage et remplace un moment sa pâleur habituelle. Sa mère court au-devant

d'elle. « Déjà levée, » lui dit-elle. « — Oui, » j'ai voulu voir André... il y a si long- » temps... que je n'avais eu ce plaisir. »

Je reste immobile devant elle, je ne puis décrire ce qui se passe en moi ; je tremble, je ne puis parler, j'éprouve un mélange de plaisir et de peine, mais c'est ce dernier semtiment qui semble l'emporter.

Je balbutie : « Madame... » Ce nom a de la peine à sortir de mes lèvres. « C'est ton » amie, ta sœur, » se hâte de dire madame la comtesse, en appuyant sur ce mot. « Adolphine, donne ta main à André. »

Je m'avance vers elle et prends sa main qu'elle me tend en détournant les yeux... J'ai cru y voir des larmes... et cette main, que je baise avec respect, tremble et brûle dans la mienne.

Ce moment est pénible pour mon cœur ; ma bienfaitrice, qui s'aperçoit de notre embarras, se hâte de me parler de ma mère, de Bernard, de mes anciens amis.

Je conte à madame la comtesse ce que j'ai fait pour ma mère, et cela paraît lui

causer le plus grand plaisir. « Tu es aussi » bon fils, me dit-elle, qu'ami sincère et dé- » voué. » Je ne dis pas à ces dames que je vais me marier, ma bienfaitrice consentirait plus difficilement à accepter mes secours.

Adolphine parle peu ; sa tristesse me fait mal ; elle me regarde quelquefois, mais dès que je porte mes yeux sur elle, les siens se baissent vers la terre, et je ne sais quel trouble semble l'agiter. Ma présence lui rappelle les beaux jours de son enfance ; sans doute elle fait maintenant de tristes comparaisons, et voilà ce qui cause sa peine.

Mais mon cœur ne peut oublier Manette et le bonheur qui m'attend. L'heure est venue de me rendre chez Bernard. Je prends congé de madame la comtesse ; je lui demande la permission de venir la voir quelquefois. « André, me dit-elle, tu es » notre unique ami, ta présence sera désor- » mais notre seul plaisir. Si la calomnie ose » verser sur nous ses poisons, nos ames sont

» pures et nous devons nous montrer au-
» dessus de ses atteintes. »

Je baise la main de ma bienfaitrice, je demeure encore embarrassé devant Adolphine, elle lève sur moi ses yeux languissans et me dit en s'efforçant de sourire : « Vous reviendrez nous voir, n'est-ce pas,
» André? »

Je balbutie: « Oui, madame, » et je m'éloigne, le cœur oppressé... il me semble que je ne respirerai librement que lorsque je ne serai plus devant elle. Enfin je les ai quittées, mais avant de m'éloigner j'ai remis à Lucile la somme que j'avais apportée; Lucile me serre la main, elle veut parler ; je l'embrasse et je pars.

Je suis dans la rue, je me sens plus à mon aise... Cette première entrevue me coûtait. J'ai fait mon devoir ; ne songeons plus qu'au plaisir, à l'amour, à Manette.

Je fais le chemin en courant. Je la trouve parée de la robe qu'elle a reçue de moi, et qu'elle s'est faite pendant la nuit. Elle m'attendait avec impatience et inquiétude...

Je lis dans ses yeux tout ce qu'elle a éprouvé pendant que j'étais chez madame la comtesse et près d'Adolphine ; mais je cours à elle, je la presse contre mon cœur... le sourire est revenu sur ses lèvres... ses yeux semblent me demander pardon de ses alarmes.

Tout le monde est prêt, et toute la noce se compose maintenant de Bernard, de mon frère, et de deux vieux amis du bon Auvergnat. Chacun a mis son bel habit, et Pierre, pour se consoler sans doute de ne point danser le soir, ne fait point un pas dans la chambre sans sauter et se dandiner.

A défaut de remise, nous prendrons le modeste fiacre. Nous ne sommes en tout que six, un seul nous suffira. Pierre est allé le chercher. Je prends la main de Manette... Nous descendons les cinq étages, toutes les voisines se mettent sur leur carré ou à leur fenêtre pour la voir passer, c'est bien naturel ; et moi je ne suis pas fâché que l'on voie Manette, car on ne fera point de pro-

pos sur son compte, on ne chuchotera pas d'un air moqueur en regardant son bouquet virginal, et toutes les jeunes filles qui se marient ne peuvent point comme Manette supporter l'examen des commères de leur quartier.

Nous montons dans le fiacre, nous sommes un peu pressés, mais je suis assis près de Manette et je ne m'en trouve que mieux. Nous faisons le chemin gaiement, car notre noce n'est point de celles où tout le monde se regarde pour savoir si l'on doit rire.

Je n'aime point cet air grave et silencieux que prennent parfois de nouveaux époux ; il semble que ces gens-là devinent qu'ils vont se rendre mutuellement malheureux.

Nous avons enfin consacré notre union aux pieds des autels. Elle est à moi ! elle est ma femme !.. Que ce nom me semble doux à lui donner, et combien elle est heureuse de l'entendre ! Chère Manette ! que d'amour dans un seul de ses regards !

Nous revenons chez le père Bernard, où

une officieuse voisine a bien voulu préparer le dîner. On se met à table, on rit, on boit, on chante; nous soupirons quelquefois Manette et moi, mais nous savons bien pourquoi, et cela n'est pas inquiétant.

Bernard et ses amis trinquent, pendant que Pierre chante, et que Manette et moi nous nous regardons. On nous prie de danser une bourrée des montagnes; nous retrouvons notre gaieté, notre vivacité de l'enfance. Mais nous nous lassons beaucoup plus vîte, et, à dix heures, nous souhaitons le bonsoir à la compagnie; Pierre reste chez Bernard, et j'emmène Manette chez moi... chez elle, chez nous, nous ne faisons plus qu'un.

CHAPITRE VIII ET DERNIER.

Dernière épreuve. — Retour en Savoie.

L'amour, l'ordre, le travail, promettent le bonheur à notre petit ménage. J'ai commencé un nouveau tableau, Manette fait des robes, Pierre a repris ses crochets, le père Bernard est le seul qui se repose, mais le brave homme l'a bien gagné. En Savoie, dans la jolie maison de ma mère, ayant à notre disposition un grand jardin que nous cultiverions nous-même, je sais bien que nous serions à notre aise, riches même avec ce que je gagnerais. Mais madame la comtesse, mais sa fille... puis-je les quitter, m'éloigner d'elles, lorsque tout les abandonne? Non, ma place est marquée où elles

sont, tant que M. Thérigny ne se conduira pas différemment.

Pendant les premiers jours de notre union, nous avons de fréquentes distractions Manette et moi; j'ai de la peine à rester une heure devant mon tableau, elle-même quitte souvent son ouvrage... Nous avons toujours quelque chose à nous dire. Cependant Manette me parle raison, lors même que l'amour respire dans ses yeux. « Mon » ami, » me dit-elle, quand je quitte trop souvent mes pinceaux, « songe que tu as » bien des devoirs à remplir. » Je soupire et je retourne à ma palette : heureusement on ne peint pas le soir, et alors je me dédommage des privations du jour.

Bonne, excellente Manette! elle est la première à me dire d'aller voir ma bienfaitrice, de m'informer si elle ne manque de rien. A chaque instant je découvre dans ma compagne de nouveaux attraits : sa conversation est pure, attachante; son goût délicat, son esprit aimable; jamais rien de commun dans son langage ni dans ses ma-

nières ; ce n'est pourtant que la fille d'un porteur d'eau, qui lui a donc enseigné à mettre du charme dans tout ce qu'elle dit, dans tout ce qu'elle fait ? Je ne sais, mais il y a des êtres que la nature favorise, et qui savent tout sans avoir rien appris.

Je retourne chez madame la comtesse, cette seconde visite me coûte moins que la première, et cependant mon cœur se trouble encore quand je suis en présence d'Adolphine... Ah ! les premières impressions de l'amour sont lentes à s'effacer. On me gronde de ce que j'ai mis tant d'intervalle entre ma première visite. Ma bienfaitrice veut que j'aille la voir plus souvent ; elles ne reçoivent que moi, que moi seul, et je les distrais de leurs chagrins. Adolphine est toujours faible, souffrante ; je ne me suis pas encore trouvé seul avec elle ; je ne le désire plus maintenant ! au contraire, il me semble qu'alors je serais bien embarrassé.

Madame me questionne sur mes tableaux ; je réponds que tout me réussit, que mes

succès m'étonnent moi-même... On est, je crois, bien excusable de mentir, lorsque c'est pour éviter des peines à ceux que l'on aime. « Tu es bien digne de réussir, » me dit ma bienfaitrice, « et si l'on savait com- » ment tu te conduis!.. »

Je l'arrête, je ne veux plus que l'on me parle de reconnaissance et alors je promets de venir souvent les voir. En m'éloignant, j'ai soin de m'informer à Lucile si l'on ne manque de rien. J'apprends que madame la comtesse travaille à broder, pendant que sa fille repose et qu'elle a bien défendu qu'on me le dise. Pauvre femme! c'est maintenant que j'envie la fortune, les richesses!... Courons reprendre mes pinceaux.

Un sourire de Manette dissipe mes idées tristes. Je lui conte tout ce qui m'a affligé, et elle m'embrasse en me disant : « Eh! » bien, mon ami, nous sommes jeunes, » nous travaillerons davantage, pour que » tu puisses faire plus pour ta bienfaitrice, » et nous n'en serons pas moins heureux. »

Pour toute réponse je la presse sur mon cœur.

Il y a trois mois que je suis marié. J'ai vendu mon tableau, mais la personne qui m'a acheté mes premiers ouvrages est à la campagne. J'avais fait celui-ci trop à la hâte, les regards de ma femme m'avaient trop souvent distrait, et je n'ai eu que peu de chose. J'en entreprends un, auquel je veux donner tous mes soins, mais avant qu'il ne soit fini, je frémis en songeant que ces dames auront mille besoins et que le dernier argent que j'ai remis à Lucile doit être près de sa fin. D'un autre côté, mon petit ménage, quoique fort modeste, exige cependant que je m'en occupe. Ces pensées me font souvent soupirer; et les doux sourires de Manette ne parviennent pas toujours à dissiper les nuages qui obscurcissent mon front.

Manette ne me demande jamais rien, elle prétend que son travail suffit pour notre ménage; elle me supplie de ne point m'inquiéter de l'avenir, mais je ne puis être

tranquille quand je songe à madame la comtesse, à sa fille dont la santé est toujours chancelante.

Je viens de me rendre chez ces dames, que je n'ai pas vues depuis quelques jours. C'est Adolphine qui m'ouvre la porte ; Lucile est en commission et madame la comtesse vient, par extaordinaire, de sortir un moment.

Je me trouve seul avec Adolphine ; cela ne m'est pas arrivé depuis le jour où je lui déclarai mon amour, où le marquis me surprit à ses pieds ; ce souvenir me cause un embarras, une émotion pénible ; je ne sais si Adolphine se rappelle cette circonstance, mais elle paraît aussi troublée que moi.

Je suis assis auprès d'elle. Je me suis informé de sa santé, de celle de sa mère, puis je ne sais plus rien lui dire. Je reste muet devant elle... Est-ce parce qu'une foule de pensées, de souvenirs se présentent à mon esprit ? Elle garde aussi le silence... nous avons l'air de deux coupables qui n'osent se

faire leurs confessions, ou de deux amans qui se boudent, et cependant nous ne sommes ni l'un ni l'autre.

J'ai les yeux baissés, mais j'entends ses soupirs; elle est oppressée, elle souffre... Il me semble que je gagne son mal, ma poitrine se serre aussi. Enfin c'est elle qui rompt le silence, et sa voix est tremblante : « André.... il y a bien long-temps que » nous ne nous sommes trouvés sans té- » moin.... J'avais à vous dire.... à vous de- » mander... »

Elle s'arrête, elle a besoin de reprendre des forces, et j'attends en tremblant qu'elle continue : « André, » reprend-elle au bout d'un moment, « qu'avez-vous pensé de » moi... en apprenant que j'étais l'épouse » de M. de Thérigny?... — J'ai présumé, » madame, que cette union convenait à » votre famille... et que rien ne s'opposait... » à ce qu'elle eût lieu... — Et avez-vous » pensé... que je pouvais être heureuse?... » — Oui... madame. »

Elle ne dit plus rien... Lui aurais-je fait

de la peine?... Je lève les yeux sur elle... O ciel! son visage est baigné de larmes... Je cours vers elle... Dans ce moment madame la comtesse revient.

« Qu'a-t-elle donc? » s'écrie-t-elle, effrayée de l'état de sa fille. « — Ce n'est » rien, » balbutie Adolphine, en tâchant de sourire pour rassurer sa mère. « Une » faiblesse... un étourdissement... — Pau- » vre enfant! »

Je veux chercher le médecin, Adolphine s'y oppose, elle prétend qu'elle se sent mieux; elle affecte plus de gaieté, elle parle davantage; elle parvient à tranquilliser sa mère, mais, moi, elle ne peut m'abuser.

Cette scène m'a vivement ému; je reviens chez moi fort agité. Je veux reprendre mes pinceaux, je ne puis les tenir. Manette craint que je ne sois malade, elle m'engage à prendre du repos; mais les souvenirs de ce jour troublent mon sommeil. Au milieu de la nuit je m'éveille!... Manette n'est point auprès de moi. Surpris, inquiet, je me lève en silence... J'aperçois une faible

lumière dans mon atelier. J'avance, Manette est là, elle travaille à la lueur d'une lampe, elle passe une partie de ses nuits à veiller, tandis que je la crois livrée au sommeil.

Elle m'a entendu, et vient à moi en rougissant; c'est encore elle qui me demande pardon de ce qu'elle travaille la nuit, qui cherche à me prouver que c'est pour elle un plaisir et non une fatigue. Tant d'amour, tant de vertus, ne peuvent plus me surprendre dans Manette, mais qu'il me serait doux de les récompenser !... elle dit que mon amour lui suffit.

La conduite de ma femme ranime mon courage, je travaille avec plus d'ardeur, et un matin, je vois entrer dans mon atelier le riche amateur auquel j'ai vendu mes premiers tableaux. Il examine mon ouvrage, il en paraît fort satisfait; ses éloges ont enflammé mon imagination; mon tableau s'achève, j'ai fait mieux encore que je ne l'espérais; et j'en reçois un prix qui me semble considérable. Je supplie Manette de

ne plus prendre sur son repos pour travailler ; elle me le promet... Je veux lui donner quelques parures, quelques bijoux, elle les refuse et m'envoie chez madame la comtesse, en me disant : « Est-ce que » tu ne me trouves plus bien comme je » suis ? »

Je ne me suis pas retrouvé seul avec Adolphine ; et, depuis le jour où nous eûmes ensemble ce court tête-à-tête, elle est redevenue en ma présence silencieuse comme auparavant ; lorsque j'arrive elle sourit et paraît contente de me voir, mais ensuite elle retombe dans sa mélancolie.

Il y avait plus long-temps que de coutume que je ne m'étais rendu chez ma bienfaitrice, lorsque je vais leur apprendre le succès de mon dernier tableau. « Nous » nous alarmions de ne pas te voir, » me dit madame la comtesse, « craignant que » tu ne fusses indisposé, je viens d'envoyer » Lucile chez toi. »

Je remercie la bonne Caroline de l'intérêt si tendre qu'elle me porte, mais je suis en

secret fâché que Lucile se soit rendue chez moi ; elle ne sait pas que je suis marié, et je crains de sa part quelque indiscrétion. Je tâche de dissimuler mon inquiétude, et je vais prendre congé de ces dames, lorsque Lucile revient et entre vivement dans la pièce où nous sommes.

« Je viens de chez vous, monsieur An-
» dré, » dit-elle en souriant d'un air significatif. Je la regarde, je lui fais des signes pour qu'elle se taise, mais elle n'y fait pas attention et continue de parler.

« Tu n'as trouvé personne ! » lui dit madame la comtesse. — « Pardonnez-moi,
» madame, j'ai trouvé quelqu'un... et une
» personne fort aimable, même !.. — Son
» frère, sans doute ? — Non, madame,
» oh ! ce n'était pas un monsieur. »

Madame la comtesse ne juge pas convenable de pousser plus loin ses questions. Adolphine m'a regardé : sa figure toujours si pâle vient de se couvrir d'une vive rougeur... Je fais de nouveaux signes, mais Lucile continue de bavarder.

« Ah ! madame, monsieur André ne » nous dit pas tout !... Vous ne devineriez » jamais... Eh ! bien, madame, il est marié !.. » — Marié !.. — Oui, madame, avec sa » chère Manette que je ne connaissais pas, » mais qui est vraiment charmante.

» — Est-il vrai, André ? » me dit ma bienfaitrice. Je réponds à demi-voix : « oui, » madame... — Et pourquoi donc nous l'a- » voir caché ?.. »

Je cherche quelque motif à donner, lorsque mes regards se portent vers Adolphine : grand Dieu ! sa tête est retombée en arrière, une pâleur mortelle couvre son visage... Elle est privée de sentiment. J'ai poussé un cri... Madame la comtesse se retourne et s'aperçoit de l'état de sa fille ; elle court à elle, la prend dans ses bras, l'appelle à grands cris, tandis que Lucile et moi nous employons tous les moyens pour la faire revenir... Mais c'est en vain, ses yeux sont toujours fermés. Je cours, je vole chercher un médecin, je le ramène avec moi, ma bienfaitrice se désespère devant sa fille

mourante... Enfin les soins du docteur la rappellent à la vie : elle rouvre les yeux, elle les porte sur moi, puis sur sa mère ; elle veut encore la rassurer et prononce d'une voix faible : « Ce n'est rien... ne vous ef-
» frayez pas... »

On la porte sur son lit. Elle dit avoir besoin de repos, je m'éloigne avec le docteur, je le questionne sur l'état d'Adolphine... Il ne me rassure pas : il parle de causes morales, d'un grand fonds de chagrin contre lequel échouent les secours de l'art. Hélas ! ce chagrin, je crains d'en deviner la source.

J'apprends à ma femme l'état alarmant d'Adolphine ; Manette, toujours bonne, s'offre pour aller la veiller, pour lui servir de garde, mais je n'y consens point : je ne crois pas que la présence de Manette soulagerait le mal d'Adolphine.

Je retourne le soir chez madame la comtesse. « Adolphine est calme, » me dit Lucile, « sa mère est près de son lit et ne
» veut pas la quitter un instant. » Je ne

juge pas nécessaire de me présenter maintenant. Je retourne chez le médecin, je le prie de voir chaque jour la jeune malade. « J'irai, » me dit-il en secouant la tête, « mais il n'y a rien à faire... »

Je suis retourné près de Manette; elle montre presqu'autant d'inquiétude que moi sur l'état de la malade. La nuit est venue... l'image d'Adolphine ne me permet pas de trouver le repos... mais bientôt j'entends frapper fortement à la porte de la rue. Un secret pressentiment me dit que c'est pour moi. Je me lève, je m'habille à la hâte... hélas!... je ne me suis pas trompé, c'est Lucile qui accourt toute en pleurs.

« Venez, venez, me dit-elle, elle est mal, » bien mal, un délire affreux... puis, dans » les intervalles, elle demande à vous voir, » à vous parler... »

J'ai suivi Lucile... nous marchons à la hâte et sans prononcer un mot; enfin nous sommes devant la maison... « Et le médecin? dis-je. « —Il est là... il donne aussi des

» secours à madame la comtesse, que l'état
» de sa fille réduit au désespoir. »

Je pénètre dans l'appartement... elle ne me voit pas, elle est dans un de ses accès de délire... sa mère la tient dans ses bras... je m'avance, je lui parle... elle prononce mon nom, mais elle ne me reconnaît point. Elle nomme aussi Manette, son époux; elle semble vouloir écarter une image pénible, elle porte la main sur son cœur en s'écriant d'une voix déchirante : « Il est là...
» toujours là... Je ne puis l'en arracher...
» mais il ne m'aime plus... il ne peut plus
» m'aimer. »

Un anéantissement complet succède à ce transport. Enfin, elle revient à elle et nous reconnaît. Ma vue semble lui faire du bien... elle sourit à sa mère et lui dit d'une voix éteinte : « Maman, permettez-moi de
» parler un instant à André... ce sera la
» dernière fois... et puis, je ne vous quitte-
» rai plus. »

Ma bienfaitrice l'embrasse et le médecin l'entraîne dans une autre pièce. Je suis seul

devant le lit d'Adolphine, ses yeux sont gonflés de larmes, j'ai peine à retenir mes sanglots. Elle me tend la main. « André, » me dit-elle, je sens bien que je vais mou- » rir... ah ! ne me plains pas, je ne pouvais » plus être heureuse... dis-moi que tu m'as » bien aimée... appelle-moi encore une fois » Adolphine, comme aux beaux jours de » notre enfance... et je mourrai plus satis- » faite.... — Adolphine !... chère Adol- » phine ! vivez pour votre mère... pour » nous tous qui vous chérissons... — Non... » c'est assez maintenant... je suis heu- » reuse... André, tu n'abandonneras pas » ma mère... ».

Je presse sa main dans les miennes... elle est déjà inanimée... Adolphine vient de fermer les yeux pour jamais!...

J'entends la voix de madame la comtesse, elle revient... ah! épargnons-lui ce spectacle. Je cours au devant d'elle, je l'entraîne... elle demande sa fille, mon silence lui en dit assez, elle tombe dans mes bras... Aidé de Lucile, je la transporte dans la voiture

du docteur qui nous conduit chez moi. Je n'ai pas besoin de recommander la comtesse à Manette, je connais son cœur.

Je retourne près de celle qui n'est plus. Je ne la quitte pas jusqu'à ce que les derniers devoirs lui soient rendus. Une tombe simple, modeste, reçoit cette femme à qui le destin avait accordé fortune, naissance, beauté, talens, et qui est morte à dix-huit ans sans regretter la vie.

Mes soins, ma tendresse, les touchantes attentions, les douces prévenances de Manette parviennent enfin à calmer le désespoir de madame la comtesse. Nous pleurons Adolphine avec elle ; les larmes sont moins amères versées dans le sein de l'amitié.

Mais rien ne me retient maintenant à Paris. Le séjour de la Savoie pourra au contraire, en offrant à ma bienfaitrice une autre existence, rendre moins présens les souvenirs de ses malheurs. Elle vient d'apprendre qu'après avoir joué et perdu ce qu'il lui avait enlevé, M. Thérigny a été

tué en duel. Je me jette à ses genoux avec Manette, nous pressons chacun une de ses mains; nous la nommons notre mère et la supplions de ne jamais nous quitter.

« Oui, vous êtes mes enfans, » nous dit madame la comtesse en nous attirant sur son cœur. « Cher André, qui m'as si bien » récompensée de ce que j'avais fait pour » toi; et vous, bonne Manette, que je ne » connais que depuis quelques jours, et » qui les avez marqués par les soins les plus » touchans envers moi... Ah! je ne vous » quitterai plus... vous êtes désormais tout » pour moi. — Et vous consentez à venir » habiter en Savoie avec nous. — J'irai » partout où vous serez. »

Enfin je vais retourner dans mon pays, près de ma mère!.. Tous nos préparatifs sont bientôt faits. Mon frère et le père Bernard sont tout prêts. Je propose à Lucile de nous accompagner, mais Lucile a fait depuis quelque temps la connaissance d'un jeune garçon épicier; il n'a que dix-huit ans, mais il veut s'établir, se marier, et

les appas un peu prononcés de l'ancienne femme de chambre lui ont paru d'un fort bon effet pour un comptoir. « Il est encore » bien enfant, dit Lucile, mais je le for- » merai. » Je me rappelle qu'elle a toujours aimé à faire des éducations.

Le jour du départ est arrivé : j'ai loué une berline pour nous cinq, ne voulant pas que madame la comtesse allât en voiture publique. Pendant tout le voyage elle est l'objet continuel de nos soins, de nos attentions. Touchée de notre amitié, elle nous tend souvent la main, en nous disant, les larmes aux yeux : « Vous voulez donc que » je tienne encore à la vie. »

Enfin nous les revoyons, ces montagnes chéries de la Savoie ! nous saluons en passant la barrière à balançoire, comme si nous retrouvions un ancien ami. Manette est presqu'aussi joyeuse que Pierre et moi, elle s'écrie en me regardant : « C'est ton pays ! » c'est ici que tu es né ! »

J'avais parlé de la jolie habitation de ma mère, mais on était loin de la croire ce

qu'elle est. « C'est comme un château, » s'écrient Bernard et Manette ; « c'est une » retraite charmante, » me dit madame la comtesse ; « Entouré de tout ce que j'aime, » leur dis-je, « ce sera pour moi l'univers, et » mes désirs ne s'étendront jamais au-delà » des montagnes qui bornent son horizon. »

Je ne puis peindre la joie de ma bonne mère en nous voyant arriver. « Et c'est pour » toujours, lui dis-je ; désormais nous ne » vous quitterons plus. — Pour toujours ! » répète ma mère, quoi ! mes enfans, vous » n'irez plus à Paris ?..— Non, nous reste- » rons près de vous. — Mais, toi, Pierre, » qui regrettais tant les omelettes soufflées » de la grande ville...—J'en ai assez mangé, » répond Pierre en portant sa main sur son œil gauche.

J'ai présenté ma mère à madame la comtesse, toutes deux s'aiment bientôt ; les vertus égalisent les rangs et comblent les distances.

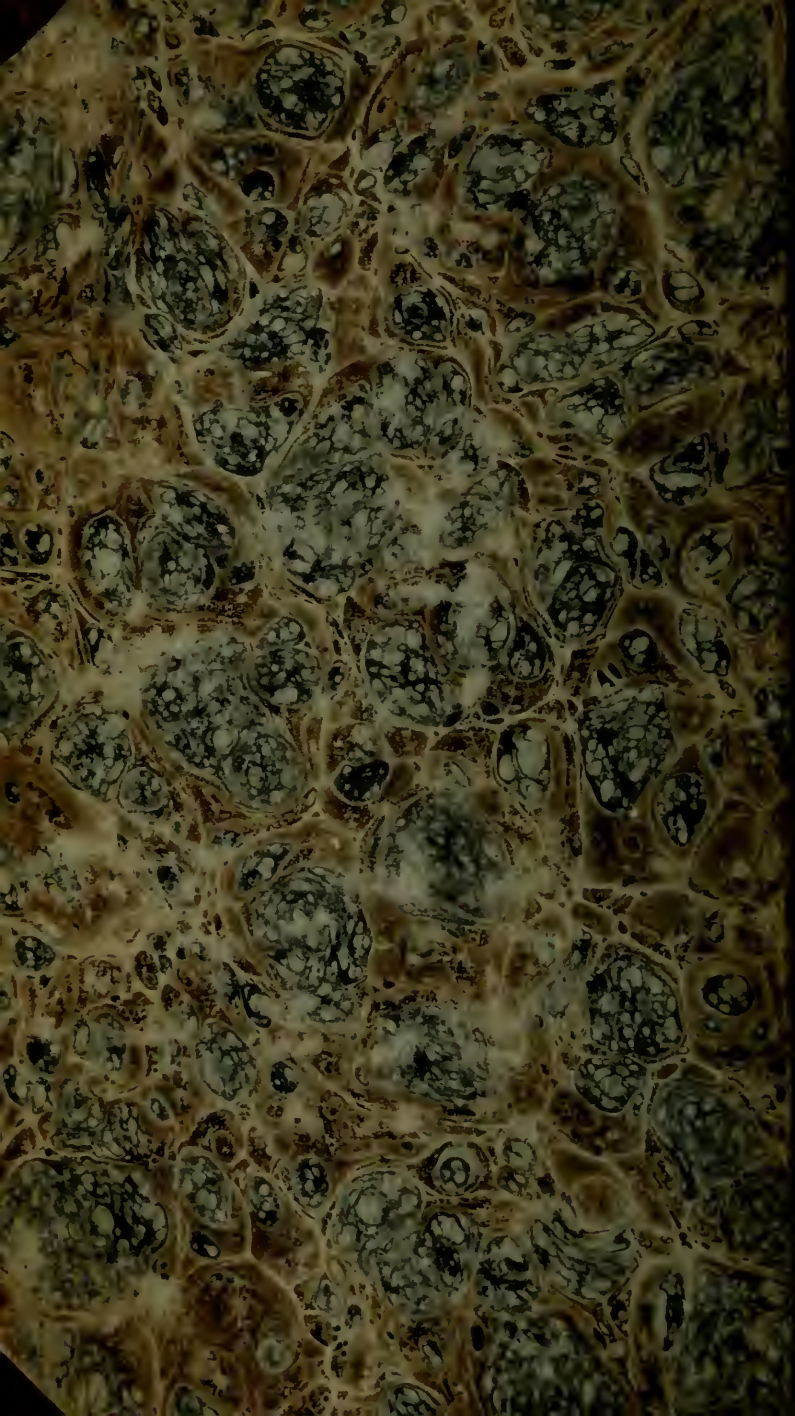
Nous sommes installés dans la jolie maison. Madame la comtesse a la plus belle

chambre; elle ne le voulait pas, mais pour cette fois seulement j'ai agi contre sa volonté. Le bonheur est venu habiter avec nous cet asile. Pierre cultive et fait valoir notre terrain; le père Bernard l'aide quelquefois, puis va se reposer près de ma mère. J'envoie à Paris mes tableaux et je deviens assez riche pour faire quelque bien dans les environs. Enfin, Manette m'a donné deux petits garçons que j'adore, et lorsque l'hiver chasse les habitans de nos montagnes autour de leurs foyers, je retrouve encore les premiers beaux jours de ma vie, en faisant des boules de neige avec mes enfans.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

Chap. I. Pierre et Rossignol. 1
II. Le carrick de François. 29
III. Le ménage de mon frère. 38
IV. Six mois et huit jours. 59
V. Différentes manières d'employer sa fortune. 88
VI. Apprêts de noces. — Dernier tour de Rossignol. 128
VII. Peine et plaisir. 154
VIII. Dernière épreuve. — Retour en Savoie. 179

FIN DE LA TABLE.